

1473 lb 11

ŒUVRES

D E

REGNIER.

TOME PREMIER.

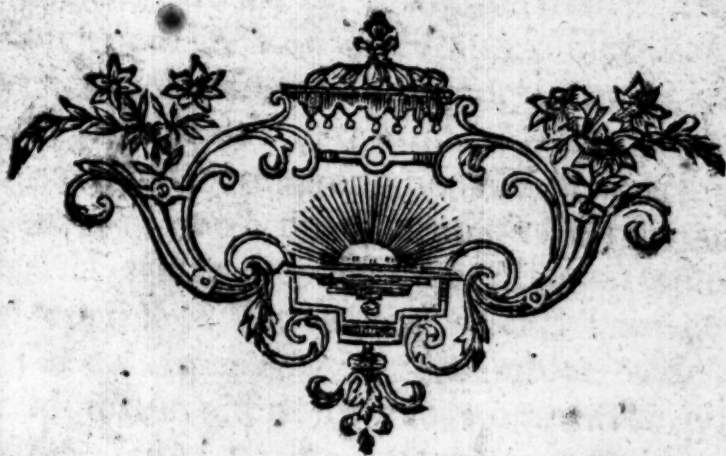
GEORGE D. V. R. E. S.

D. R.

R. E. D. M. I. N. I. S. T. R. Y.

OF THE

DES
EPISTRES
ET
AUTRES ŒUVRES
DE
REGNIER *M. d'Amboise*
AVEC
DES REMARQUES.



A LONDRES,
Chez LYON & WOODMAN.

M DCC XXX.

5

ESTABLISHED

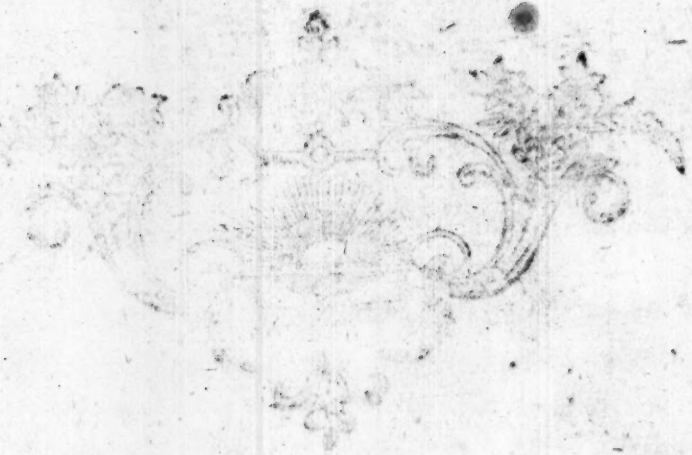
ALL THE QUALITY

THE

OF THE

THE

THE



THE



AVERTISSEMENT.

DE tous les Auteurs célèbres , dont les Ouvrages ont été multipliez par un grand nombre d'éditions , Regnier est peut-être celui qui a le plus souffert de la négligence des Imprimeurs , de l'ignorance des Copistes , & de la témérité des Editeurs.

Ajoutons à cela que ses Poësies contiennent quantité de Faits historiques & d'Allusions , que l'éloignement des tems a dérobez à notre connoissance ; sans parler de l'obscurité qui résulte de l'embarras même de son expression : défaut , que l'on voudroit bien pouvoir excuser dans ce Poëte , d'ailleurs si sensé & si énergique.

Voilà ce qui m'a déterminé à employer quelques momens à préparer une édition correcte de ses Oeuvres , avec un Commentaire qui en pût rendre la lecture plus facile & plus agréable.

J'ai corrigé le Texte exactement. Pour cet effet , j'ai eu la patience de rassembler & de conférer toutes les éditions , au nombre de quinze ou seize , dans chacune desquelles il y a des différences fort notables ; outre qu'il n'y en a aucune qui ne soit remplie de fautes essentielles. J'en excepte pas même celles qui ont été fai-

ij A V E R T I S S E M E N T.

tes pendant la Vie de l'Auteur : elles donnent lieu de croire que son indifférence pour ses ouvrages , alloit jusqu'à n'en pas revoir les épreuves.

J'ai recueilli avec soin toutes les Imitations. Et il ne faut pas s'imaginer qu'elles soient en petit nombre : car , outre les fréquentes Imitations des Poètes Latins , Regnier a pris des Pièces presque entières des Poètes Italiens ; & ces larcins , qu'il a faits chez les Etrangers , ne sont connus presque de personne : en quoi les envieux de la gloire de Mr. Despréaux , ont eu grand tort de lui opposer Regnier , comme un Poète original , qui ne devoit rien qu'à son génie , & qui avoit tout trouvé dans son propre fonds.

A l'égard des Notes , je n'en saurois promettre d'aussi remplies que celles qu'on a données sur les Oeuvres de Mr. Despréaux. La raison de cette différence est bien sensible. L'auteur de celles-ci a eu le bonheur de travailler sous les yeux de Mr. Despréaux lui-même , & de concert avec luy : au lieu que les Eclaircissemens sur Regnier ne viennent que plus d'un Siècle après sa mort. Il a fallu tout tirer des Ecrivains de ce tems-là , & souvent se contenter de simples conjectures.

J'ose dire néanmoins , que j'ai recueilli , à peu près , tout ce qui peut avoir raport à l'ancien Satirique François , soit pour les Faits personnels , soit pour la Critique ; & bien loin d'avoir négligé les secours qui se presentoient d'eux-mêmes , j'ai
recher-

A V E R T I S S E M E N T. xj

recherché avec soin ceux que les conseils & les lumières de mes Amis ont pû me fournir.

On ne doit pourtant rien craindre de l'inconvenient dans lequel auroit pû me faire tomber un peu trop d'exactitude à éclaircir mon Auteur. J'aurois voulu pouvoir couvrir d'épaisses ténèbres les endroits peu modestes, que la licence de ses mœurs, ou de son siècle, a laissé malheureusement échaper à sa plume. Il faut toujours qu'un Ecrivain soit honnête-homme ; mais cela doit paroître surtout, quand il a entrepris d'expliquer un Auteur licentieux.

Il y a ici plusieurs Pièces qui n'ayant pas été publiées pendant la Vie de Regnier, ont été inserées dans les diverses éditions qui ont paru après sa mort. Comme elles ont été ajoutées aux précédens Ouvrages, successivement, & à mesure qu'elles se presentoient, on ne s'étoit attaché, jusqu'à présent, ni à les ranger dans leur ordre naturel, ni à leur donner les titres qui leur convenoient. J'ai crû devoir faire l'un & l'autre. J'ai distribué tous les Ouvrages de Regnier, en six Classes différentes sous les Titres d'Epîtres, Elégies, Poësies mêlées, Epigrammes, Poësies Spirituelles, & Satires.

Après avoir donné une connoissance générale du plan que j'ai suivi, il me reste à rapporter ce que j'ai pû recueillir touchant la Vie de mon Auteur.

Inutilement en chercheroit on des particularitez dans les Auteurs contemporains : ils se sont

IV A V E R T I S S E M E N T.

contentez de louer son talent , & de citer les Ouvrages , sans parler de la personne. Ce que j'en vais dire , est tiré des papiers journaux de la famille , dont on m'a communiqué des Extraits.

MATURIN REGNIER naquit dans la ville de Chartres le 21 de Décembre 1573. & fut baptisé dans l'Eglise Paroissiale de S. Saturnin. Il étoit fils aîné de Jacques Regnier , Bourgeois de la même Ville ; & de Simonne Desportes , sœur de l'Abbé Desportes , fameux Poète : tous deux Enfans de Philippe Desportes , & de Marie Edeline. Jacques Regnier , dans son contrat de mariage , passé le 5. de Janvier 1573. fut qualifié *honorabile Homme* ; titre qui , dans ce tems-là , ne se donnoit qu'aux plus notables Bourgeois.

Il eut trois enfans de ce mariage : Maturin , qui est notre Poète ; Antoine , qui épousa Anne Godier ; & Marie Regnier , qui fut mariée à Abdénago de la Palme , officier de la Maison du Roi.

Antoine Regnier fut Conseiller-Elu dans l'Election de Chartres ; & Madame de Nemours * , Duchesse de Chartres , le gratifia de la remise du quart-denier de sa charge.

Jacques Regnier leur pere , qui étoit un homme de plaisir , fit bâtir en 1573. dans la Place des Halles , un Jeu de paume , des démolitions de la Citadelle de Chartres , qui lui furent données par le crédit de l'Abbé Desportes son Beau-frere : &

com-

A V E R T I S S E M E N T.

v

Comme ce Tripot a porté le nom de *Tripot-Regnier*, tant qu'il a subsisté, c'est apparemment ce qui a donné lieu de dire que Regnier le Satirique étoit fils d'un *Tripotier*.

Jacques Regnier & Simonne Desportes moururent de la Contagion, mais non pas en même-tems, ni en même lieu. Le Mari mourut le 14. de Février 1597. à Paris, où il avoit été député pour les intérêts de la Ville de Chartres, dont il étoit actuellement Echevin, & fut enterré dans l'Eglise de S. Hilaire. Simonne Desportes sa femme, morte le 20. de Septembre 1629. fut enterrée au Cimetiere de S. Saturnin hors de la Ville de Chartres.

Maturin Regnier, leur fils aîné, fut tonsuré le 31. de Mars 1582. par Nicolas de Thou, Evêque de Chartres. Quelques années après, il obtint par dévolut un Canoniat dans l'Eglise de Notre-Dame de la même Ville; ayant prouvé que le Resignataire de ce Bénéfice, pour avoir le tems de faire admettre sa Resignation à Rome, avoit caché pendant plus de quinze jours la mort du dernier Titulaire, dans le lit duquel on avoit mis une buche, qui fut depuis portée en terre, à la place du corps qu'on avoit fait enterrer secrètement. Regnier prit possession de ce Canoniat le 30. de Juillet 1604.

Il eut encore d'autres Bénéfices, & une Pension de deux mille livres, qu'Henry IV. lui donna en 1606. sur l'Abbaye des Vaux-de-Cernay, après
la

vi A V E R T I S S E M E N T.

la mort de l'Abbé Desportes , qui en étoit révéru.

La tradition à Chartres est , que Regnier , dès sa premiere jeunesse , marqua son inclination à la Satire. Les vers qu'il faisoit contre divers Particuliers , obligèrent son pere à l'en châtier plus d'une fois , en lui recommandant de ne point écrire , ou du moins d'imiter son Oncle , & de fuir la médifance.

Le dérèglement dans lequel il vécut , ne le laissa pas jouir d'une longue vie. Il mourut à Rouen , dans sa quarantième année le 22. d'Octobre 1613. en l'hôtellerie de l'Ecu d'Orleans où il étoit logé. Ses entrailles furent portées en l'Eglise Paroissiale de Ste Marie de Rouen ; & son corps ayant été mis dans un cercueil de plomb , fut transporté à l'Abbaye de Royaumont , lieu qu'il aimoit beaucoup , & où il voulut être enterré.

Le P. Garasse , dans sa *Recherche des Recherches* , p. 648. dit que Regnier se bastit jadis cette Epitaphe à soy-mesme , en sa jeunesse débauchée , ayant desespéré de sa santé , & estant , comme il pensoit , sur le point de rendre l'ame :

*J'ay vécu sans nul pensément ,
Me laissant aller doucement
A la bonne Loy naturelle :
Et si m'étonne fort pourquoy
La Mort osa songer à moy
Qui ne songeay jamais à elle.*

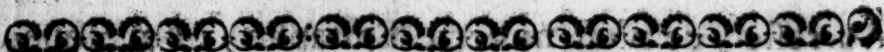
AVERTISSEMENT. vij

Au reste , ce n'est ni cette Epitaphe , ni quelques autres Poësies licentieuses de notre Auteur , qui doivent servir de règle , pour porter un Jugement décisif sur ses sentimens & sur ses mœurs.

Il est peu de Poëtes , dont la jeunesse n'ait été infectée de cette malheureuse contagion ; mais on pardonne aisément , on oublie même leurs égaremens passagers , quand ces Auteurs ont mérité l'indulgence du Public par des ouvrages sérieux , & par une conduite plus régulière.

Les Poësies Spirituelles de Regnier , dont quelques unes furent composées long-temps avant sa mort , portent des marques édifiantes de son repentir. Il y fait paroître des sentimens véritablement dignes d'un Chrétien , & d'un Chrétien pénitent.






JUGEMENTS

S U R

R E G N I E R.

- I.  ICOLAS RAPIN, dont les Oeuvres furent imprimées à Paris en 1610. dans l'Elegie intitulée *Philippi Portæ exequia* :

Hinc tu tam charo capiti , Reniere , superstes ,

Portæum sequeris proximitate genus.

Virtutumque , quibus clarebat Avunculus , hæres ;

Nativam ore refers , ingenioque facem.

II. Le P. Garasse , Livre 3. de sa *Recherche des Recherches* , page 525. donne de grands éloges à Regnier : ce qui lui est reproché , pages 400. 401. & 507. de l'*Anti-Garasse*.

III. L'Espadon Satirique , par le Sieur Desternod, éditions de 1623. & 1626. à la fin , dans la Pièce intitulée , *Satire du temps* , à Théophile , signée Besançon :

Que Cygoignes , Regnier , & l'Abbé de Tyron ,

Firent à leurs trépas comme le bon Larron :

Ils

Ils se sont repentis, ne pouvant plus mal-faire,

Impuissans aux effets de l'amoureux mystere, &c.

VI. Mademoiselle de Scuderi, dans le Roman de Clélie, Tome 8. qui contient la Suite de la quatrième Partie, Livre 2. p. 87. La Muse Calliope apparoit en songe à Hésiode endormi sur le mont Hélicon, & lui annonce les principaux Poètes qui doivent paroître après lui. Elle lui dit, au sujet de Regnier: . . . , Après cela, regarde, cet Homme négligemment habillé, & assez mal-propre: Il se nommera Regnier, sera neveu de Delportes, & méritera beaucoup de gloire. Il sera le premier qui fera des Satires en François; & quoiqu'il ait regardé quelques fameux Originaux, parmi ceux qui l'ont précédé, il fera pour-tant lui-même un Original en son temps. Ce qu'il fera bien, sera excellent; & ce qui sera moindre, aura toujours quelque chose de piquant. Il peindra les vices avec naïveté, & les vicieux fort plaisamment. Enfin, il se fera un chemin particulier entre les Poètes de son siècle, ou ceux qui le voudront suivre s'égarent bien souvent.

V. Mr. l'Abbé Ménage, à la fin de ses Proverbes Italiens, *Modi di dire*, imprimez à la fin de ses Origines Italiennes, parle ainsi de Regnier, au sujet de la Fable du Loup & du Mulet, Satire III. *Mà tornando alla detta Favola, la fece in versi Francesi*

Franceſt il Reniero , Poeta Satirico celeberrimo frà noi.

VI. Racan , dans la Vie de Malherbe , imprimée en 1671. nous apprend que Malherbe avoit été ami de Regnier le Satirique , & qu'il l'eſtimoit en ſon genre à l'égal des Latins ; mais qu'il ſurvint entre eux une broüillerie ; dont la cauſe ſera expliquée dans les Remarques ſur la Satire IX.

VII. Le P. Rapin , dans ſes Réflexions ſur la Poétique , Part. 2. Réfl. 28. „ La Satire de Rabelais , toute ſpirituelle qu'elle eſt , eſt néanmoins „ écrite d'une manière ſi bouffonne , & ſi peu conforme à l'honnêteté du ſiècle où nous vivons , que „ je ne la crois pas digne des honnêtes gens : non „ plus que les Satires de Regnier , quoiqu'il ait bien „ du génie ; car il eſt trop effronté , & il ne garde „ nulle bien-ſéance.

VIII. Mr. Despréaux a parlé de Régnier dans la Satire IX , dans l'Épître X , dans le diſcours ſur la Satire , dans la Lettre à Mr. Perraut ; & particulièrement dans le dixième Chant , de l'Art Poétique :

*De ces Maîtres ſavans Disciple ingénieux ,
Regnier ſeul parmi nous formé ſur leurs modèles ;
Dans ſon vieux ſtyle encore a des graces nouvelles.
Heureux ! Si ſes diſcours , craints du chaſte Lecteur ,
Ne ſe ſentoient des Lieux où fréquentoit l'Auteur ;*

Et

SUR REGNIER.

81

Et si, du son hardi de ses rimes Cyniques,

Il n'allarmoît souvent les oreilles pudiques.

Et dans la Réflexion cinquième sur Longin, où il dit, que Regnier est le Poète François qui, du consentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Molière, les mœurs & le caractère des hommes.

IX. Mr. Rosteau, cité par Baillet, *Jugemens des Sçavans*, dans l'Article de Regnier, qui est le 1388. des Poètes; prétend que Regnier a l'air & les manières de Juvénal, & que ses compositions sont dans un caractère véritablement Satirique. Mais il ajoute qu'il ne s'est pas assujetti toujours à la matière, avec un scrupule égal: c'est pourquoi il ne faisoit pas difficulté de traduire quelquefois des Pièces entières des Anciens, qu'il croyoit avoir du raport au sujet qu'il avoit entrepris de traiter. *Rosteau, Sentimens sur quelques Livres qu'il a lus*, p. 73.

MS.

X. Mr. De Valincour, Secrétaire du Cabinet du Roi, dans le Discours qu'il prononça à la réception de Mr. l'Abbé D'Etrées, Successeur de Mr. Despréaux à l'Académie François.

„ Juvénal, & quelquefois Horace, même (avouons-
„ le de bonne foi) avoient attaqué les vices de
„ leur temps, avec des armes qui faisoient rougir
„ la Vertu.

„ Regnier, peut-être en cela seul, fidèle Disci-
„ ple

„ ple de ces dangereux Maîtres , devoit à cette hon-
 „ teuse licence une partie de sa réputation ; & il
 „ sembloit alors , que l'obscénité fût un sel absolu-
 „ ment nécessaire à la Satire : comme on s'est
 „ imaginé depuis , que l'Amour devoit être le fon-
 „ dement , & , pour ainsi dire , l'ame de toutes les
 „ Pièces de Théâtre.

„ Monsieur Despréaux sçut mépriser de si mau-
 „ vais exemples dans les mêmes Ouvrages qu'il ad-
 „ miroit d'ailleurs. . .

XI. Monsieur Massillon , Evêque de Clermont ,
 dans le Discours qu'il prononça le jour de sa ré-
 ception à l'Académie Françoisè , décrit l'état où
 étoient en France , les Belles-Lettres , l'Eloquen-
 ce , & la Poésie , avant l'établissement de l'Acadé-
 mie. „ La Poésie elle-même , dit-il , malgré ses
 „ Marots , & ses Regniers , marchoit encore sans
 „ règles & au hazard. Les graces de ces deux Au-
 „ teurs apartiennént à la nature , qui est de tous
 „ les siècles , plutôt qu'au leur : & le cahos où Ron-
 „ sard , qui ne pût imiter l'un , ni devenir le mo-
 „ dèle de l'autre , la replongea , montre que leurs
 „ ouvrages ne furent que comme d'heureux in-
 „ tervales , qui échapèrent à un Siècle malade , &
 „ généralement gâté.

„ Je ne parle pas du grand Malherbe : il avoit
 „ vécu avec vos premiers Fondateurs , il vous apar-
 „ tenoit d'avance ; c'étoit l'Aurore qui annonçoit
 „ le jour , &c.



AU ROY.⁽¹⁾

SIRE,

Je m'estois jusques icy résolu de témoigner par le silence, le respect que

REMARQUES.

(1) *Au Roy.*) Henry le Grand. | soit ; *Epistre liminaire, au Roy.*
 Dans la première édition on li-1

je doy à vostre Majesté. Mais ce que l'on eust tenu pour réverence, le seroit maintenant pour ingratitude, qu'il luy a pleu, me faisant du bien ⁽²⁾, m'inspirer, avec un desir de vertu, celui de me rendre digne de l'aspect du plus parfait & du plus victorieux Monarque du monde. On lit qu'en Etyopie il y avoit une statue ⁽³⁾ qui rendoit un son

armo-

R E M A R Q U E S.

(2) *Me faisant du bien.*) Le Roy l'avoit gratifié d'une pension de deux mille livres sur l'Abbaye des Vaux-de-Cernay, dans le Diocéze de Paris. Il est parlé de cette pension dans une pièce faite alors contre Regnier, intitulée, *Le combat de Regnier & de Bertelot.*

Regnier ayant sur les épaules

Satin, Velours, & Taffetas, Méditoit, pour le bien des Gaules, D'estre envoyé vers les Etats, Et meriter de la Couronne La pension qu'elle lui donne.

(3) *On lit qu'en Etyopie, il y avoit une Statue.*) La Statue de Memnon.

armonieux, toutes les fois que le Soleil levant la regardoit. Ce mesme miracle (SIRE) avez vous fait en moy, qui touché de l'Astre de V. M. ay receu la voix & la parole. On ne trouvera donc estrange, si me ressentant de cet honneur, ma Muse prend la hardiesse de se mettre à l'abry de vos Palmes; & si témérairement elle ose vous offrir, ce qui par droict est desja vostre, puis que vous l'avez fait naistre dans un sujet qui n'est animé que de vous, & qui aura éternellement le cœur & la bouche ouverte à vos louanges; faisant des vœux & des prieres continuelles à Dieu, qu'il vous rende là haut dans le Ciel autant

b de

de biens que vous en faites ça bas (4) en
terre.

Vostre tres-humble , & tres-
obeïssant , & tres-obligé
sujet & serviteur.

REGNIER.

REMARQUES.

(4) *Ça bas.*) on a commencé l de 1642.
à mettre, *ici-bas* , dans l'édition l

ODE

O D E

A

R E G N I E R ,

Sur ses Satyres. *

*U I de nous se pourroit vanter**De n'estre point en servitude ?**Si l'heur , le courage , & l'estude ?**A Ne nous en sçauroient exempter :*

Si

R E M A R Q U E S .

* Cette Ode est de Pierre Motin , natif de Bourges , à qui Regnier a adressé sa quatrième Satire.

Dans cette Ode , l'Auteur a voulu monstres , que tous les hommes sont esclaves de leurs passions , surtout de l'amour & de l'ambition. De là il prend occasion de louer la liberté courageuse avec laquelle Regnier a écrit contre les vices de son tems , & contre les mauvais Poëtes.

Chaque Stance de cette Ode est composée de deux quatrains , qui

finissent & recommencent par des rimes masculines différentes. On ne souffriroit pas aujourd'hui cette licence dans notre Poësie.

Mr. Despreaux a taxé Motin d'être un Poëte extrêmement froid , Art Poët. Chant IV, v. 40. sur quoi on peut voir les Remarques. Motin étoit mort en 1615. comme il paroît par des Stances du Sr. Bonnet son Neveu , imprimées la même année , dans les *Délices de la Poësie Françoisse*, de Rosset , p. 933.

Si chacun languit abbatu ,
 Serf de l'esper qui l'importune ;
 Et si mesme on voit la vertu
 8 Estre esclave de la fortune.



✽

L'un , aux plus grands se rend sujet ;
 Les grands le sont à la contrainte ,
 L'autre aux douleurs , l'autre à la crainte ,
 12 Et l'autre à l'amoureux objet ,
 Le monde est en captivité :
 Nous sommes tous serfs de nature ;
 Ou vifs , de nostre volupré ,
 16 Ou morts , de nostre sépulture.

✽

Mais en ce temps de fiction ,
 Et que ses humeurs on desguise ;
 Tems où la servile feintise
 20 Se fait nommer discretion :
 Chacun faisant le réservé ,
 Et de son plaisir son idole ,
 Regnier , tu t'es bien conservé
 24 La liberté de la parole.

✽

Ta libre & veritable voix

Monstre

Monstre si bien l'erreur des hommes ,
 Le vice du temps où nous sommes ,
 28 Et le mespris qu'on fait des loix ;
 Que ceux , qu'il te plaist de toucher
 Des poignans traitts de ta Satyre ,
 S'ils n'avoient honte de pécher ,
 32 En auroient de te l'ouyr dire.

Et

Pleust à Dieu que tes vers si doux ,
 Contraires à ceux de Tyrtée ,
 Fleschissent l'audace indomptée ,
 36 Qui met nos guerriers en courroux ;
 Alors que la jeune chaleur
 Ardents au duél les fait estre ,

Expo-

R E M A R Q U E S.

Vers 34. *Contraires à ceux de Tyrtée.* Poète Athénien. Les Lacédémoniens étant en guerre avec ceux de Melsène , consultèrent l'Oracle , qui leur ordonna de prendre pour Chef un Athénien. Les Athéniens , par dérision , leur envoyèrent Tyrtée , qui étoit boi-

armée remporta la victoire. Justin , L. III. c. 5. Horace , Art Poët.

Tyrtausque mares animos in martia bella versibus exacuit.

Vers 38. *Ardens au duél les fait estre.* Les Duëls , ou Combats singuliers , étoient fort en usage parmi la Noblesse Françoisë , sous

Exposant leur forte Valeur,

40 Dont ils de vroient servir leur maistre,

Flatte leurs cœurs trop Valeureux,

Et d'autres desseins leur imprimes.

Laisse-là les faiseurs de rimes,

44 Qui ne sont jamais mal-heureux :

Sinon quand leur témérité

Se feint un mérite si rare,

Que leur espoir précipité

48 A la fin de vient un Icare.

Si l'un d'eux te vouloit blasmer,

Par coustume, ou par ignorance,

Ce ne seroit qu'en esperance

52 De s'en faire plus estimer.

Mais alors, d'un vers menassant,

Tu lui ferois voir que ta plume

Est

REMARQUES.

le regne d'Henri IV. Ce grand Roi fut obligé de défendre les Duels par deux Edits, l'un du mois de Juin 1602. & l'autre de l'année 1609. Mais ces deux Edits ne produisirent pas de grands effets : il étoit réservé à Louis le Grand son petit fils, d'abolir en France un usage si pernicieux à l'Estat, & si contraire à la raison, à l'humanité, & à la Religion.

ODE A REGNIER.

xxj

Est celle d'un Aigle puissant ;
56 Qui celles des autres consume.



Romprois-tu pour eux l'union
De la Muse & de ton génie ;
Asservy sous la tyrannie ;
60 De leur commune opinion ?
Croy plustost que jamais les Cieux
Ne regarderent favorables
L'envie , & que les envieux
64 Sont toujours les plus misérables.



N'escry point pour un foible honneur ;
Tasche seulement de te plaire.
On est moins prise du vulgaire ,
68 Par merite , que par bon-heur.
Mais garde que le jugement
D'un insolent te face blesme ;
Ou tu deviendras autrement
72 Le propre tyran de toy-mesme.

Regnier,

REMARQUES.

Vers 55. Est celle d'un Aigle | loit ensemble. *Aquilarum penna* ,
puissant &c.) Les Naturalistes ont | dit-Pline , *mixtas reliquarum alitum*
dit , que les plumes de l'Aigle con- | *pennas devorant*. Hist. Natur. L.
sumoient les plumes de tous les | X. c. 13. in fine.
autres oiseaux , quand on les mê-

Et
 Regnier, la louange n'est rien ;
 Des faveurs elle a sa naissance :
 N'estant point en nostre puissance,
 76 Je ne la puis nommer un bien.
 Fuy donc la gloire qui déçoit
 La vaine & crédule personne ;
 Et n'est pas à qui la reçoit :
 80 Elle est à celui qui la donne.

M O T I N.

Difficile est Satyram non scribere.

R E M A R Q U E S.

Vers 80. Elle est à celui qui la | & dans les suivantes, on a mis
 donne.) Dans l'édition de 1655. | Mais seulement à qui la donne.

T A B L E

T A B L E D E S P I E C E S :

E P I T R E S.

D iscours au Roi. <i>Epître I.</i>	Pag. I
A Mr. de Forquevaus. <i>Epître II.</i>	16
Epître III.	24

E L E G I E S.

Elégie I.	35
Elégie Zélotypique II.	42
Autre Elégie, sur le même sujet. III.	53
Impuissance. <i>Elégie IV.</i>	56
Elégie V.	65

P O E S I E S M E S L E ' E S.

Plainte, <i>Stances.</i>	71
Ode.	79
Stances, contre un Amoureux tranſy.	82
Louanges de Macette.	86
Dialogue. <i>Cloris & Philis.</i>	90
Sonnet, sur le trépas de Mr. Passerat.	105
Sonnet, sur la mort de Mr. Rapin.	106

EPI-

T A B L E.

E P I G R A M M E S.

Epigramme I. <i>sur le Portrait d'un Poëte couronné.</i>	109
Réponse.	<i>ibid.</i>
Replique.	<i>ibid.</i>
Epigramme II.	110
Epigramme III.	<i>ibid.</i>
Epigramme IV.	<i>ibid.</i>
Epigramme V.	111
Epigramme VI.	<i>ibid.</i>
Epitaphe de Regnier.	112

P O E S I E S S P I R I T U E L L E S.

Stances.	115
Hymne , <i>pour la Nativité de Nostre-Seigneur.</i>	121
Sonnet I.	122
Sonnet II.	123
Sonnet III.	124
Commencement d'un Poëme sacré.	125





T A B L E D E S Œ U V R E S

D E

R E G N I E R,

Par ordre Alphabetique.

A.

A *Imant comme j'aimois, que ne devois-je craindre ?* Seconde Elégie Zélotypique. 53

B.

Belle & savoureuse Macette. Louanges. 86

Bien que je sçache au vray tes façons & tes ruses. Elégie Zélotypique. 42

C.

Cependant qu'en la Croix. Sonnet. 124

Cette femme à couleur de bois. Epigramme. 111

Ceux qui m'ont de foin couronné. Réponse à une Epigramme. 109

E.

En quel obscur séjour le Ciel m'a-t-il réduit. Plainte, Stances. 71

G.

Graveur, vous deviez avoir soin. Epigramme. 109

I.

T A B L E.

I.	
<i>J'amaïs ne pourray-je bannir.</i> Ode.	79
<i>J'ay le cœur tout ravy.</i> Commencement d'un Poëme Sacré.	127
<i>J'ay vescu sans nul pensément.</i> Epigramme.	112
<i>Je croy que vous avez fait vœu.</i> Epigramme.	110
<i>Je n'ay pû rien voir qui me plaise.</i> Epigramme.	ibid.
<i>Il étoit presque jour, & le Ciel souffrant.</i> Discours au Roy.	1
L.	
<i>L'homme s'oppose en vain.</i> Elégie V.	65
N.	
<i>Non, non, j'ay trop de cœur pour lâchement me rendre.</i> Elégie I.	35
O.	
<i>O Dieu, si mes péchez.</i> Sonnet.	124
P.	
<i>Passant, cy gist Rapin.</i> Sonnet.	106
<i>Passerat, le séjour & l'honneur des Charites.</i> Sonnet.	105
<i>Perclus d'une jambe, & des bras.</i> Epître III.	24
<i>Philis, œil de mon cœur.</i> Dialogue.	90
<i>Pour le salut de l'univers.</i> Hymne.	121
<i>Pourquoi perdez vous la parole.</i> Stances.	82
<i>Puis que le jugement nous croist par le dommage.</i> Epître II.	16
Q.	
<i>Quand sur moy je jette les yeux.</i> Stances.	115
<i>Quand devoit vers le Ciel.</i> Sonnet.	125
<i>Quoy! ne l'avois-je assez en mes vœux désirée?</i> Impuissance, Elégie IV.	56
S.	
<i>Si des maux, qui vous font la guerre.</i> Epigramme.	110
T.	
<i>Tu as, certes, mauvaise grace.</i> Epigramme.	109
V.	
<i>Vialart, plein d'hypocrisie.</i> Epigramme.	ibid.
Fin des Tables.	
EPIS.	

DISCOURS
AUX ROYAUX
EPISTRES.
EXAMEN

EPISTRES



DISCOURS AU ROY.



EPISTRE I.*



L estoit presque jour , & le Ciel fousrant ;
 Blanchissoit de clairté les peuples d'Orient ;
 L'aurore aux cheveux d'or , au visage de roses ,
 Desja , comme à demy descouvroit toutes choses ;
 Et les oyseaux perchez en leur feüillieux séjour ,
 Commençoient , s'esveillant , à se plaindre d'amour .

Quand

REMARQUES.

* Dans ce Discours allégorique , le Royaume de France. Cette Pièce
 l'Auteur loue Henri le Grand d'a- parut dès la premiere édition , en
 voir dissipé la Ligue , & étoufé 1608.
 les guerres civiles , qui desoloient

* A

E P I S T R È I.

Quand je vis en sursaut une Beste effroyable,
 Chose estrange à conter, toutesfois veritable !
 Qui plus qu'uneHydre affreuse à sept gueules meuglant,
 10 Avoit les dents d'acier, l'œil horrible & sanglant ;
 Et pressoit à pas torts une Nymphé fuyante,
 Qui, réduite aux abbois, plus morte que vivante,
 Halerante de peine, en son dernier recours,
 Du grand Mars des François imploroit le secours,
 15 Embrassoit ses genoux, & l'appellant aux armes,
 N'avoit autre discours que celui de ses larmes.

Ceste Nymphé étoit d'âge, & ses cheveux mêlez,
 Flottoient au gré du vent, sur son dos avalez.
 Sa robe étoit d'azur, où cent fameuses villes
 20 Eslevoient leurs clochers sur des plaines fertiles ;
 Que Neptune arrosoit de cent fleuves espars,
 Qui dispersoient le vivre aux gens de toutes pars.
 Les villages espais fourmilloient par la plaine,
 De peuple & de bestail, la campagne étoit pleine ;

25

R E M A R Q U E S.

Vers 7. *Quand je vis en sursaut.*)
 Quand je songeay que je voyois en
 sursaut, avec frayeur.

Même vers. *Une Beste effroya-*
ble.) La Ligue.

Vers 11. ——— *Une Nymphé*
fuyante.) La France. Malherbe
 avoit de l'aversion pour les fictions
 poétiques ; & après avoir lû cette

Pièce, il demanda à Regnier, en
 quel tems cela étoit arrivé : disant
 qu'il avoit toujours demeuré en
 France depuis cinquante ans, &
 qu'il ne s'étoit point aperçu que la
 France se fût enlevée hors de sa
 place. *Vie de Malherbe*, p. 14.

Vers 14. *Du grand Mars des*
François.) Henri le Grand.

25 Qui s'employant aux arts, mesloient diversement
 La fertile abondance avecque l'ornement.
 Tout y reluisoit d'or, sur la broderie
 Esclattoit le brillant de mainte pierrerie.

La mer aux deux costez cest ouvrage bordoit ;
 30 L'Alpe de la main gauche en biais s'espandoit,
 Du Rhein jusqu'en provence ; & le mont qui partage
 D'avecque l'Espagnol le François heritage,
 De Leucate à Bayonne en cornes se haussant,
 Monstroit son front pointu de neiges blanchissant.

35 Le tout étoit formé d'une telle maniere,
 Que l'art ingenieux excédoit la matiere.
 Sa taille estoit auguste, & son chef couronné,
 De cent fleurs de Lis d'or estoit environné.

Ce grand Prince voyant le soucy qui la grevé ;
 40 Touché de piété, la prend, & la relève ;
 Et des feux estouffant ce funeste animal,
 La délivra de peur aussi-tost que de mal ;
 Et purgeant le venim dont elle estoit si pleine,
 Rendit en un instant la Nymphé toute saine.

REMARQUES.

45

Vers 25. *Qui s'employant aux arts, mesloient diversement.*) C'est ainsi qu'on lit dans la premiere édition de 1608. Dans celles de 1612. & 1613. il y a : *Qui s'employoient aux arts, mesloient diversement.*

Vers 31. — Et le mont qui partage &c.) Les Pyrénées.

Vers 33. *De Leucate à Bayonne.*) Toutes les éditions faites pendant la vie de l'Auteur, portent *l'Aucate*, avec une apostrophe.

45 Ce Prince, ainsi qu'un Mars, en armes glorieux,
De palmés ombrageoit son chef victorieux,
Et sembloit de ses mains au combat animées,
Comme foudre jeter la peur dans les armées.
Ses exploits achevez en ses armes vivoient :

50 Là les champs de Poictou d'une part s'eslevoient,
Qui superbes sembloient s'honorer en la gloire
D'avoir premiers chanté sa première victoire.

Dieppe, de l'autre part, sur la mer s'allongeoit,
Où par force il rompoit le camp qui l'assiegeoit ;

55 Et poussant plus avant ses troupes espanchées,
Le matin en chemise il surprit les tranchées.

Là Paris délivré de l'Espagnole main,
Se deschargeoit le col de son joug inhumain.

La campagne d'Ivry sur le flanc cizelée,

60 Favorisoit son Prince au fort de la mêlée ;

Et

R E M A R Q U E S.

Vers 56. *Le matin en chemise il surprit les tranchées.*) Henri IV. s'étant campé sous le canon de Dieppe, avec quatre mille cinq cens hommes, empêcha la prise de cette Place, & battit le Duc de Mayenne, qui vouloit l'attaquer avec dix-huit mille hommes, dans ses retranchemens. Ce fut un Mardi matin 20. de Septembre, 1589. six semaines après

la mort d'Henri III.

Vers 57. *Là Paris délivré de l'Espagnole main.*) Le Roy d'Espagne s'étant déclaré ouvertement pour la Ligue, le 8. Mars 1590. Henri IV. assiégea Paris au mois de May suivant ; & cette ville fut remise au pouvoir de sa Majesté, par le Comte de Brissac, qui en étoit Gouverneur, le 22. Mars 1594.

E P I S T R E I.

5

Et de tant de Ligueurs par sa dexte vaincus,
Au Dieu de la bataille appendoit les escus.

Plus haut étoit Vendosme, & Chartres, & Pontoise,
Et l'Espagnol desfait à Fontaine Françoisse,

65 Où la valeur du foible emportant le plus fort,
Fist voir que la vertu ne craint aucun effort.

Plus bas, dessus le ventre, aunaïf contrefaire,
Étoit, près d'Amiens, la honteuse retraite

Du puissant Archiduc, qui craignant son pouvoir,
70 Creut que c'étoit en guerre assez que de le voir.

Deçà, delà, luitoit mainte troupe rangée,
Mainte grande cité gémissoit assiégée,

Où,

R E M A R Q U E S.

Vers 59. *La campagne d'Ivry.*) La bataille d'Ivry, près de Mante, fut gagnée par le Roy, sur le Duc de Mayenne, le 14. Mars 1590. Du Bartas a fait un Cantique sur la victoire d'Ivry.

Vers 64. *Et l'Espagnol desfait à Fontaine Françoisse.*) Ville de Bourgogne, près de laquelle Henri IV. avec environ deux cens chevaux, défit quinze mille hommes, commandez par le Duc de Mayenne, & par le Connétable de Castille, le 3. de Juin, 1595. Cette victoire acheva de déconcerter la Ligue : le Duc de Mayenne, & le Duc de Nemours son frere, qui

en étoient les chefs, furent contrains d'avoir recours à la clémence du Roy.

Vers 68. *Étoit, près d'Amiens, la honteuse retraite*

Du puissant Archiduc.) La

ville d'Amiens ayant esté surprise par les Espagnols, Henri IV. en forma le siège. L'Archiduc d'Autriche parut pour la secourir, avec un armée de dix-huit mille hommes de pied, & de quatre mille chevaux; mais il fut vigoureusement repoussé : les Assiégez capitulèrent, & cette place revint au pouvoir du Roi, en 1597.

Où, si-tôt que le fer l'en rendoit possesseur,

Aux rebelles vaineus il ufoit de douceur :

75 Vertu rare au vainqueur, dont le courage extrefme
N'a gloire en la fureur qu'à se vaincre soi-mefme !

Le chefne, & le laurier cest ouvrage ombrageoit,

Où le peuple devoit sous les loix se rangeoit ;

Et de vœux & d'encens, au Ciel faisoit priere,

80 De conferver son Prince en fa vigueur entiere.

Maint puiffant ennemy, domté par fa vertu,

Languiffoit dans les fers sous fes pieds abbatu,

Tout femblable à l'Envie, à qui l'eftrange rage

De l'heur de fon voifin enfielle le courage ;

85 Hideufe, bazanée, & chaude de rancœur,

Qui ronge fes poulmons, & fe mafche le cœur.

Après quelque priere en fon cœur prononcée,

La Nymphe, en le quittant, au Ciel s'est effancée,

Et fon corps dedans l'air demeurant fufpendu,

90 Ainfi comme un Milan, fur fes aifles tendu,

S'ar-

R E M A R Q U E S.

Vers 73. Où, si-tôt que le fer l'en rendoit possesseur.) Il faut lire, l'en rendoit possesseur, comme il y a dans la premiere édition ; & non pas s'en rendoit, qui est dans toutes les autres.

Vers 77. Le chefne & le laurier.)

La couronne de chêne étoit décernée à celui qui avoit sauvé la vie à ses concitoyens : *ob cives servatos.*

Vers 84. Enfielle le courage.) Remplit le cœur de fiel & d'amertume.

S'arreste en une place, où changeant de visage,
 Un bruslant aiguillon luy picque le courage :
 Son regard estincelle, & son cer veau tremblant,
 Ainsi comme son sang, d'horreur se va troublant ;
 95 Son estomach pantois sous la couleur frissonne,
 Et chaude de l'ardeur qui son cœur espoingonne,
 Tandis que la faveur précipitoit son cours,
 Veritable prophete elle fait ce discours,
 Peuple, l'objet piteux du reste de la terre,
 100 Indocile à la paix, & trop chaud à la guerre,
 Qui fécond en partis, & léger en desseins,
 Dedans ton propre sang soüilles tes propres mains,
 Entens ce que je dis, attentif à ma bouche,
 Et qu'au plus vif du cœur ma parole te touche.
 105 Depuis qu'irréverant envers les immortels,
 Tu taches de mespris l'Eglise & ses Autels ;
 Qu'au lieu de la raison gouverne l'insolence,
 Que le droit alteré n'est qu'une violence ;
 Que par force le foible est foulé du puissant,
 110 Que la ruse ravit le bien à l'innocent ;

Et

R E M A R Q U E S.

Vers 91. — Où, changeant
 de visage, &c.) Virg. Æn. 6. v.
 47. parlant de la Sibylle :

— Subito non vultus, non co-
 lor unus,
 Non compta mansere coma ; sed

pectus anhelum,
 Et rabie fera corda tument : ma-
 jorque videri,
 Nec mortale sonans, affata est
 numine quando
 Jam propiore Dei.

Et que la Vertu sainte en public mesprisée,
 Sert aux jeunes de masque, aux plus vieux de risée,
 (Prodige monstrueux!) & sans respect de foy,
 Qu'on s'arme ingratement au mépris de son Roy;
 115 La Justice & la Paix, tristes & désolées,
 D'horreur se retirant, au Ciel s'en sont volées:
 Le Bonheur aussi tost à grands pas les suivit,
 Et depuis, le Soleil de bon œil ne te vit.

Quelque orage tousjours qui s'esleve à ta perte,
 120 A, comme d'un broüillas ta personne couverte,
 Qui tousjours prest à fondre, en échec te retient,
 Et malheur sur malheur à chaque heure te vient.

On a veu tant de fois la jeunesse trompée,
 De tes enfans passez au tranchant de l'espée;
 125 Tes filles sans honneur errer de toutes parts,
 Ta maison & tes biens saccagez des soldarts;
 Ta femme insolemment d'entre tes bras ravie;
 Et le fer tous les jours s'attacher à ta vie.

Et cependant, aveugle en tes propres effets,
 130 Tout le mal que tu sens, c'est toy qui te le fais;

Tu

R E M A R Q U E S.

Vers 111, *Et que la vertu sainte en public mesprisée &c.*) Regnier dit icy de la Vertu, ce qu'il avoit dit de la Science, Satire 3. v. 53, & 54:

Si la science pauvre, affreuse,

& mesprisée,

Sert au peuple de fable, aux plus grands de risée.

Vers 130. *Tout le mal que tu sens, c'est toy qui te le fais.*) Vers composé de monosyllabes.

E P I S T R E I.

9

Tu t'armes à ta perte , & ton audace forge

L'estoc dont , furieux , tu te coupes la gorge.

Mais quoy ! tant de malheurs te suffisent-ils pas ?

Ton Prince , comme un Dieu , te tirant du tréspas ,

135 Rendit de tes fureurs les tempestes si calmes ,

Qu'il te fait vivre en paix à l'ombre de ses palmes,

Astrée en sa faveur demeure en tes citez ,

D'hommes & de bestail les champs font habitez :

Le Payfant n'ayant peur des bannieres estranges ,

140 Chantant coupe ses bleds , riant fait ses vendanges ;

Et le berger guidant son troupeau bien nourry ,

Enfle sa cornemense en l'honneur de Henry.

Et toy seul , cependant , oubliant tant de graces ,

Ton aise trahissant , de ses biens tu te lasses.

145 Vien , ingrat , respon-moy : quel bien esperes-tu ,

Après avoir ton Prince en ses murs combatu ?

Après avoir trahy , pour de vaines chimeres ,

L'honneur de tes ayeux , & la foy de tes peres ?

Après

R E M A R Q U E S.

Vers 138. D'hommes & de bestail les champs font habitez.) Horace , Liv. 4. Ode 5.

Tutus bos , etenim rura perambulat ,

Nutrit rura Ceres, almaque Fauftitas.

Vers 139. Le Payfant n'ayant

peur des bannieres estranges , &c.) Ces deux vers sont ainsi parodiez dans le Traité de la Poësie pastorale de M. l'Abbé Genêt , de l'Académie Française , p. 244.

Partout le Villageois entonnant tes louanges ,

Riant coupe ses bleds , chantant fait ses vendanges.

Après avoir , cruel , tout respect violé ,
 150 Et mis à l'abandon ton pays désolé ;
 Attens-tu que l'Espagne , avec son jeune Prince ;
 Dans son Monde nouveau te donne une Province ?
 En qu'en ces trahisons , moins sage devenu ,
 Vers toy par ton exemple il ne soit retenu ?
 155 Et qu'ayant démenti ton amour naturelle ,
 A luy plus qu'à ton Prince il t'estime fidelle ?
 Peut-estre que ta race , & ton sang violent ,
 Issu , comme tu dis d'Oger , ou de Roland ,
 Ne te veux pas permettre , encore jeune d'âge ,
 160 Qu'oyssif en ta maison se rouille ton courage ;
 Et réhaussant ton cœur , que rien ne peut ployer ,
 Te fait chercher un Roy qui te puisse employer ;
 Qui , la gloire du Ciel , & l'effroy de la Terre ,
 Soit, comme un nouveau Mars, indomptable à la guerre !
 165 Qui sçache , en pardonnant , les discords estouffer ,
 Par clémence aussi grand , comme il est par le fer.
 Cours tout le monde entier de Province en Province :
 Ce que tu cherches loin , habite en nôtre Prince.
 Mais quels exploits si beaux a fait ce jeune Roy ,
 170 Qu'il faille pour son bien que tu faulses ta foy ?

Tra-

R E M A R Q U E S.

Vers 151. *Attens-tu que l'Es-* | lippe III. qui succeda à Philippe
gne , avec son jeune Prince.) Phi- | II. son pere , en 1598.

jan
nu
de
Fla
per
bel
vid
dit
affl

E P I S T R E I.

II

Trahiffes ta patrie , & que d'injustes armes ,
Tu la combles de sang , de meurtres & de larmes ?

Si ton cœur convoiteux est si vif , & si chaud ,
Cours la Flandre , où jamais la guerre ne défaut ;

175 Et plus loing , sur les flancs d'Auftriche & d'Alemagne
De Turcs & de turbans enjonche la campagne.

Puis , tout chargé de coups , de vieillesse , & de biens ,
Revien en ta maison mourir entre les tiens.

Tes fils se mireront en si belles despouilles :

180 Les vieilles au foyer en fillant leurs quenouïlles ,

En chanteront le conte ; & brave en argumens ,

Quelque autre Jean de Mun en fera des Romans.

Où si , trompant ton Roy , tu cours autre fortune ,

Tu trouveras , ingrat , toute chose importune.

180 A Naples , en Sicille , & dans ces autres lieux ,

Où l'on t'assignera , tu seras odieux ;

Et l'on te fera voir , avec ta convoitise ,

Qu'après les trahisons les traistres on meprise.

Les

R E M A R Q U E S.

Vers 174. *Cours la Flandre , où jamais la guerre ne défaut.*) Famianus Strada dit , au commencement de son Histoire de la Guerre de Flandre : *Planè ut in alias terras peregrinari Mars , ac circumferre bellum ; hic armorum sedem fixisse videatur.*

Vers 182. *Quelque autre Jean de Mun en fera des Romans.*) Jean de Meung , ainsi nommé , parce qu'il étoit natif de Meung sur Loire , & surnommé *Clopinel* , parce qu'il étoit boiteux , a été le continuateur du Roman de la Roze.

Les enfans estonnez s'enfuiront te voyant ,
 190 Et l'Artisan mocqueur , aux places t'effroyant ,
 Rendant par ses brocards ton audace fléterie ,
 Dira , ce traistre-icy nous vendit sa patrie ,
 Pour l'esperoir d'un Royaume en chimere conçu ;
 Et pour tout ses desseins du vent il a reçu .
 195 Hâ ! que ces Paladins vivants dans mon histoire ,
 Non comme toy touches d'une bastarde gloire ,
 Te furent differens ! qui courageux par tout ,
 Tindrent fidèlement mon enseigne debout ;
 Et qui se respendant ainsi comme un tonnerre ,
 200 Le fer dedans la main firent trembler la terre ;
 Et tant de Roys Payens sous la Croix desconfis ,
 Asservirent vaincus aux pieds du Crucifix !
 Dont les bras retrouffez , & la teste panchée ,
 De fers honteusement au triomphe attachée ,

205

R E M A R Q U E S.

Vers 192. — *Ce traistre-icy nous vendit sa patrie.*) Virg. *Æn.*
 6. v. 621.

Vendit hic auro patriam.

Vers 195. *Hâ, que ces Paladins*
&c.) J'ai conservé *Paladins* , qui
 se trouve dans les éditions de
 1608. & 1612. préférablement
 à *Palatins* , qu'on lit dans celle de
 1613. & qui de là a passé dans
 toutes les suivantes. Le mot *Preux*,

qui est dans le vers 206. semble
 confirmer la leçon de *Paladins* :
 tous termes d'ancienne Chevalerie.
 Ce sont les Seigneurs François qui,
 du tems des Croisades, s'armèrent
 pour la délivrance de la Terre
 Sainte. Regnier oppose cette Li-
 gue, formée par les Princes Chré-
 tiens contre les Infidèles, à la
 Ligue formée par les François
 contre Henri IV. leur légitime
 Souverain.

205 Furent de leur valeur témoins si glorieux ,
Que les noms de ces Preux en sont écrits aux Cieux !

Mais si la piéré de ton cœur divertie ,
En toy , pauvre insensé , n'est du tout amortie :

Si tu n'as tout-à-fait rejeté loin de toy ,
210 L'amour , la charité , le devoir , & la foy ;
Ouvre tes yeux fillez , & voy de quelle sorte ,
D'ardeur précipité , la rage te transporte ,
T'enveloppe l'esprit , t'esgarant insensé ,
Et juge l'avenir par le siècle passé.

215 Si-tôt que cette Nymphé en son dire enflammée ,
Pour finir son propos eut la bouche fermée ;
Plus haute s'eslevant dans le vague des Cieux ,
Ainsi comme un éclair disparut à nos yeux ;
Et se montrant Déesse en sa fuite soudaine ,

220 La place elle laissa de parfum toute pleine ,

Qui

R E M A R Q U E S.

Vers 209. Si tu n'as tout-à-fait
rejeté.) Ce dernier mot est dans
la première édition. Dans toutes les
autres on a mal m's retiré.

Vers 217. — Dans le vague
des cieux.) Editions de 1613. &
1645. Dans la vague.

Vers 219. Et se montrant Déesse
en sa fuite soudaine.

La place elle laissa de parfum toute
pleine.) Virg. Æn. I. v. 407.

*Ambrosiaque coma divinum vertice
odorem*

*Spiravere : pedes vestis defluxit ad
imos,*

Et vera incessu patuit Dea.

L'édition de 1645. a changé ainsi
le vers 219. Et de ses vestements ,
tout ainsi qu'une Reine.

Qui tombant en rosée aux lieux les plus prochains,
Reconforta le cœur & l'esprit des humains.

- HENRY, le cher sujet de nos saintes prières,
Que le Ciel réservoir à nos peines dernières,
225 Pour restablir la France au bien non limité,
Que le destin promet à son éternité:
Après tant de combats, & d'heureuses victoires,
Miracles de nos temps, honneur de nos histoires;
Dans le port de la paix, grand Prince, puisses-tu,
230 Malgré tes ennemis exercer ta vertu:
Puisse estre à ta grandeur le destin si propice,
Que ton cœur de leurs traicts rebouche la malice;
Et s'armant contre toy, puisses-tu d'autant plus,
De leurs efforts domter le flux & le reflux;
235 Et comme un saint rocher, oposant tout courage,
En escume venteuse en dissiper l'orage;
Et brave t'eslevant par dessus les dangers,
Estre l'amour des tiens, l'effroy des étrangers.

- Attendant que ton Fils, instruit par ta vaillance,
240 Dessous tes estendars sortant de son enfance,
Plus fortuné que toy, mais non pas plus vaillant,
Aille les Orhomans jusqu'au Caire assaillant;

R E M A R Q U E S.

Vers 239. *Attendant que ton* | 1601. ensuite Roi, sous le nom
Fils.) Le jeune Dauphin, né en | de Louis XIII.

E P I S T R E I.

15

Et que , semblable à toy , foudroyant les armées ,
Il cueille avecq le fer les palmes Idumées.

245 Puis , tout flambant de gloire , en France revenant ,
Le Ciel même là-haut de ses faiçts s'étonnant ,
Qu'il espanse à tes pieds les despoüilles conquises ,
Et que de leurs drapeaux il pare nos Eglises ,

Alors rajeunissant au récit de ses faits ,
250 Tes desirs , & tes vœux , en ses œuvres parfaits ,
Tu ressenties d'ardeur ta vieillesse eschauffée ,
Voyant tout l'Univers nous servir de trophée.

Puis , n'estant plus icy chose digne de toy ,
Ton fils du monde entier restant paisible Roy ,
255 Sous tes modelles sainçts , & de paix , & de guerre ,
Il régisse , puissant en Justice , la Terre ,
Quand , après un long-temps , ton esprit glorieux
Sera des mains de Dieu couronné dans les Cieux.

R E M A R Q U E S.

Vers 244. ——— *Les palmes*
Idumées.) L'Idumée est une Pro-
vince de la Palestine , fertile en
Palmiers. Virg. Georg. 3. v. 12.

Primus Idumaas referam tibi ,
Mantua , palmas.



A MON-



A

M O N S I E U R

D E

FORQUEVAUS. ⁽¹⁾E P I S T R E II. ⁽²⁾

U I S Q U E le jugement nous croist par le dommage,
Il est temps, Forquevaus, que je devienne sage;
Et que par mes travaux j'apprenne à l'avenir,
Comme, en faisant l'amour, on se doit maintenir.

s Après.

R E M A R Q U E S.

(1) Mr. de Forquevaus n'est connu que par un Recueil de Satires qu'il fit imprimer en 1619. avec le titre d'*Espadon satirique*, par le Sr. de Forquevaus, & qui fut réimprimé en 1623. & 1626. sous le nom du Sr. Desfernod.

(2) Dans les précédentes éditions on avoit inséré cette Pièce parmi les Satires, où elle étoit la

seizième. Mais c'est une véritable Epître.

L'Auteur y parle plutôt en jeune Libertin, qu'en homme d'un âge, où la modestie doit être plus particulièrement la règle de nos discours, aussi bien que de nos actions. En un mot, cette Pièce porte les Lecteurs raisonnables, à n'avoir pas meilleure opinion de la pureté

E P I S T R E II.

- 3 Après avoir passé tant & tant de traverses,
 Avoir porté le joug de cent beautés diverses,
 Avoir, en bon soldat, combattu nuit & jour,
 Je dois être routier en la guerre d'Amour;
 Et comme un vieux guerrier blanchi dessous les armes,
 10 Sçavoir me retirer des plus chaudes alarmes,
 Détourner la fortune, & plus fin que vaillant,
 Faire perdre le coup au premier assaillant;
 Et sçavant devenu par un long exercice,
 Conduire mon bonheur avec de l'artifice,
 15 Sans courir comme un fol saisi d'aveuglement,
 Que le caprice emporte, & non le jugement.
 Car l'esprit en amour, sert plus que la vaillance,
 Et tant plus on s'efforce, & tant moins on avance.
 Il n'est que d'être fin, & de soit, ou de nuit,
 20 Surprendre si l'on peut, l'ennemy dans le lit.

Du temps que ma jeunesse, à l'amour trop ardente,
 Rendoit d'affection mon ame violente,
 Et que de tous côtez, sans choix, ou sans raison,
 J'allois comme un limier, après la venaison,
 25 Souvent, de trop de cœur, j'ay perdu le courage;
 Et piqué des douceurs d'un amoureux visage.

J'ai

R E M A R Q U E S.

pureté de ses mœurs, & de la noblesse de ses sentimens, que de la délicatesse de son esprit. Horace a traité le même sujet, dans la Satire seconde du Livre premier, & ne l'a pas traité avec plus de modestie.

- J'ay si bien combattu, ferré flanc contre flanc,
 Qu'il ne m'en est resté une goutte de sang.
 Or' sage à mes dépens, j'esquive la bataille,
 30 Sans entrer dans le champ j'attends que l'on m'affaille,
 Et pour ne perdre point le renom que j'ai eu,
 D'un bon mot du vieux tems je couvre tout mon jeu,
 Et sans être vaillant, je veux que l'on m'estime.
 Ou si par fois encor j'entre en la vieille escrime,
 35 Je goûte le plaisir sans en être emporté,
 Et prens de l'exercice au prix de ma santé.
 Je resigne aux plus forts ces grands coups de maîtrise,
 Accablé sous le faix, je fuy toute entreprise;
 Et sans plus m'amuser aux places de renom,
 40 Qu'on ne peut emporter qu'à force de canon,
 J'aime une amour facile, & de peu de défense.
 Si je voy qu'on me rit, c'est là que je m'avance,

Et

REMARQUES.

Vers 18. *Qu'il ne m'en est resté une goutte de sang.*) Il y a un hiatus dans l'hémistiche. L'Auteur pouvoit aisément sauver cette négligence, en mettant: *Qu'il ne m'en est resté nulle goutte &c.*

Vers 29. *Or' sage à mes dépens.*) Or', pour ores, maintenant.

Vers 31. *Le renom que j'ai eu.*) Notre Poëte fait rimer ce dernier mot en, avec jeu, qui est à la fin du vers suivant. Les deux mêmes rimes sont répétées dans les vers

83, & 84. ce qui fait connoître qu'on prononçoit alors *j'ay eu*, & non pas *j'ai eu*, comme on le prononce aujourd'hui. On retrouve encore les mêmes rimes ci-après dans le Dialogue, vers 47, & 48.

& vers 123, & 124.

Vers 41. *J'ayme un amour facile, & de peu de défense.*) Horace, L. 1. Sat. 2.

*Namque parabilem amo Veni-
rem, facilemque.*

ÉPIQUE II.

19

Et ne me veux chaloir du lieu , grand , ou petit ,

La viande ne plaît que selon l'appétit.

45 Toute amour a bon goût , pourvû qu'elle récréé ;

Et s'elle est moins loüable , elle est plus assurée :

Car quand le jeu déplaît , sans soupçon , ou danger

De coups , ou de poison , il est permis changer.

Aimer en trop haut lieu une Dame hautaine ,

50 C'est aimer en soucy le travail , & la peine ,

C'est nourrir son amour de respect & de soin.

Je suis saoul de servir le chapeau dans le poing ;

Et fuy plus que la mort l'amour d'une grand' Dame.

Toujours , comme un forçât , il faut être à la rame ,

55 Naviger jour & nuit , & sans profit aucun ,

Porter tout seul le faix de ce plaisir commun.

Cen'est pas , Forquevaus , cela que je demande ;

Car si je donne un coup , je veux qu'on me le rende ,

Et que les combatans , à l'égal colérez ,

60 Se donnent l'un à l'autre autant de coups fourez.

C'est pourquoy je recherche une jeune fillette ,

Experte dès long-temps à courir l'éguillette ;

Qui

REMARQUES.

Vers 53. *Et fuy plus que la mort l'amour d'une grand' Dame.*) Horace , L. 1. Sat. 2. v. 54.

— *Matronam nullam ego tango.*

Et v. 77.

— *Quare , ne penitent te , Desine matronas sectari.*

Vers 61. *C'est pourquoi je recherche une jeune fillette , &c.*) Telle étoit la *Quartilla* de Petrone : telle cette *Alix* , dont il semble que Re-

E P I S T R E II.

Qui soit vive & ardente au combat amoureux,
 Et pour un coup reçu qui vous en rende deux.
 65 La grandeur en amour est vice insupportable,
 Et qui sert hautement, est toujours misérable,
 Il n'est que d'être libre, & en deniers contans,
 Dans le marché d'amour acheter du bon temps,
 Et pour le prix commun choisir sa marchandise,
 70 Ou si l'on n'en veut prendre, au moins on en devise,

L'on

R E M A R Q U E S.

gnier ait eu en vuë l'Epitaphe, qui commence ainsi dans Clement Marot :

*Ci git, qui est une grand' per-
 te, &c.*

Vers 62. *Experte des long-temps à courir l'éguillette.*) Rabelais, Livre 3. ch. 32. *De maniere que si nature ne leur eust arrosé le front d'un peu de honte, vous les voyriez comme forcenées, courir l'aguillette.* Rondeau, de la Coureuse d'esguillettes, fol. verso 162. du Recueil manuscrit de P. de Vitri Villon. Les habitans de Beaucaire en Languedoc, avoient institué une course où les Prostituées du lieu, & celles qui y viendroient, à la foire de la Madeleine, courroient en public, la veille de cette foire; & celle des filles qui auroit le mieux couru, auroit pour récompense quelques pacquets d'ai-

guillettes. L'Auteur des Remarques sur Rabelais cite Jean Michel, de Nîmes, p. 39. édition d'Amsterdam 1700. de son *Embaras de la Foire de Beaucaire*, qui parle de cette course, comme d'un usage qui se pratiquoit encore de son tems. Pasquier, dans ses Recherches, Liv. 8. ch. 36. donne un autre origine de cette façon de parler. Il dit qu'anciennement on avoit défendu aux femmes publiques de porter ceintures dorées; & qu'en même tems on voulut „ qu'elles eussent quelque signal „ sur elles, pour les distinguer & „ reconnoître d'avec le reste des „ prudes femmes; qui fut de porter „ une Esguillette sur l'épaule : couf- „ tume que j'ai vû, dit-il, encore „ se pratiquer dedans Tholoze, „ par celles qui avoient confiné „ leurs vies au Chastel-verd, qui „ est le bordeau de la ville.

E P I S T R E II.

23

L'on taste, l'on manie, & sans dire combien,
 On se peut retirer, l'objet n'en coûte rien,
 Au savoureux trafic de cette mereerie,
 J'ai consumé les jours les plus beaux de ma vie,
 75 Marchand des plus rusez, & qui, le plus souvent,
 Payoit ses créanciers, de promesse, & de vent.
 Et encore, n'étoit le hazard & la perte,
 J'en voudrois pour jamais tenir boutique ouverte :
 Mais le risque m'en fasche, & si fort m'en déplaît,
 80 Qu'au malheur que je crains¹, je postpose l'acquêt ;
 Si bien que redoutant la verolle, & la goutte,
 Je bannis ces plaisirs, & leur fais banqueroute,
 Et resigne aux mignons, aveuglez en ce jeu,
 Avecque les plaisirs, tous les maux que j'ai eu,
 85 Les boutons du Printemps, & les autres fleurètes,
 Que l'on cueille au jardin des douces amourettes.
 Le Mercure, & l'eau fort me sont à contre cœur,
 Je hay l'eau de Gayac, & l'etouffante ardeur
 Des fourneaux enfumez, où l'on perd sa substance,
 90 Et où l'on va tirant un homme en quintessence ;
 C'est pourquoi tout à coup je me suis retiré,
 Voulant dorénavant demeurer asséuré ;

Et

R E M A R Q U E S.

Vers 79. *Mais le risque m'en fas-* | *que j'ay eu.*) Il falloit écrire : *tous*
che.) Dans l'édition de 1642. on | *les maux que j'ay eus*, & non pas,
 a commencé à mettre *le risque*, ce | *que j'ai eu.* Voyez la Remarque
 mot étant devenu masculin. | sur le Vers 31.

Vers 84. ——— *Tous les maux*

* B 3

- Et comme un Marinier échapé de l'orage ,
Du havre seurement contempler le naufrage.
- 95 Ou si par fois encor je me remets en mer ,
Et qu'un œil enchanteur me contraigne d'aimer ,
Combattant mes esprits par une douce guerre ;
Je veux en seureté naviger sur la terre :
Ayant premierement visité le vaisseau ,
- 100 S'il est bien calfeutré , ou s'il ne prend point l'eau.
Ce n'est pas peu de cas de faire un long voyage ,
Je tiens un homme fou qui quitte le rivage ,
Qui s'abandonne aux vents , & pour trop présumer ,
Se commet aux hazards de l'amoureuse mer.
- 105 Expert en ses travaux , pour moi je la déteste ,
Et la fuy tout ainsi comme je fuy la peste.
- Mais aussi , Forquevaus , comme il est malaisé ,
Que nôtre esprit ne soit quelquesfois abusé
Des appas enchanteurs de cet Enfant volage ;
- 110 Il faut un peu baisser le cou sous le servage ,
Et donner quelque place aux plaisirs favoureux :
Car c'est honte de vivre , & de n'être amoureux.
Mais il faut , en aimant , s'aider de la finesse ,
Et sçavoir rechercher une simple maîtresse ,
- 115 Qui sans vous asservir , vous laisse en liberté ,
Et joigne le plaisir avec la seureté ;
Qui ne sçache que c'est que d'être courtisée ,
Qui n'ait de mainte amour la poitrine embrasée ,

Qui

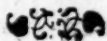
E P I S T R E II.

41

- Qui soit douce , & nicette , & qui ne sçache pas ;
 120 Apprentive au métier , que valent les appas.
 Que son œil & son cœur parlent de même sorte ,
 Qu'aucune affection hors de soi ne l'emporte ;
 Bref , qui soit toute à nous , tant que la passion
 Entretiendra nos sens en cette affection,
 125 Si par fois son esprit , ou le nôtre se lasse ,
 Pour moi , je suis d'avis que l'on change de place ,
 Qu'on se range autre part , & sans regret aucun
 D'absence , ou de mépris , que l'on aime un chacun ;
 Car il ne faut jurer aux beautez d'une Dame ,
 130 Ains changer , par le temps , & d'amour , & de flame,
 C'est le change qui rend l'homme plus vigoureux ,
 Et qui jusqu'au tombeau le fait être amoureux.
 Nature se maintient pour être variable ,
 Et pour changer souvent , son état est durable ;
 135 Aussi l'affection dure éternellement ,
 Pourvû , sans se lasser , qu'on change à tout moment.
 De la fin d'une amour l'autre naît plus parfaite ,
 Comme on voit un grand feu naître d'une bluette.

R E M A R Q U E S.

Vers 129 *Car il ne faut jurer* | expression est imitée du Latin : *Ju-
 aux beautez d'une Dame.*) Cette | *rare in verba magistri.* Horace.





EPISTRE III. *



E R C L U S d'une jambe, & des bras,
 Tout de mon long entre deux dras,
 Il ne me reste que la langue
 Pour vous faire cette harangue.
 5 Vous sçavez que j'ay pension,
 Et que l'on a prétention,
 Soit par sottise, ou'par malice,
 Embarrassant le Benéfice,
 Me rendre, en me torchant le bec,
 10 Le ventre creux comme un rebec,
 On m'en baille en discours de belles,
 Mais de l'argent, point de nouvelles;
 Encore, au lieu de payement,
 On parle d'un retranchement,
 15 Me faisant au nez grise mine:
 Que l'Abbaye est en ruyne,

Et

R E M A R Q U E S.

* Cette Epître, en Vers de huit syllabes, étoit la Satire XIX. dans les éditions qui ont précédé celle-ci. Le Poëte y décrit les divers caprices, & les idées extravagantes qui lui passaient par l'esprit, pendant une maladie qui le retenoit au lit : *Velut agri somnia.*
 Vers 5. Vous sçavez que j'ay pension.) Le Roi lui avoit accordé une pension de deux mille livres, sur l'Abbaye des Vaux-de-Cernay.

ÉPISTRE III.

23

Et ne vaut pas, beaucoup s'en faut,
 Les deux mille francs qu'il me faut;
 Si bien que je juge, à son dire,
 20 Malgré le feu Roy nostre Sire,
 Qu'il desireroit volontiers
 Laschement me réduire au tiers.
 Je laisse à part ce fascheux conte :
 Au Printemps que la bile monte
 25 Par les veines dans le cerveau,
 Et que l'on sent au renouveau,
 Son esprit fécond en fornettes,
 Il fait mauvais se prendre aux Poëtes,
 Toutesfois, je suis de ces gens
 30 De toutes choses négligens,
 Qui vivant au jour la journée,
 Ne controllent leur destinée :
 Oubliant, pour se mettre en paix,
 Les injures & les bien-faits,
 35 Et s'arment de Philosophie.
 Il est pourtant fou qui s'y fie ;
 Car la Dame Indignation,
 Est une forte passion.

Estant donc en mon lit malade,
 40 Les yeux creux, & la bouche fade,
 Le teint jaune comme un épy,
 Et non pas l'esprit assoupy,

Qui

Qui dans ses caprices s'égaye ,
 Et souvent se donne la baye ,
 45 Se feignant , pour passer le temps ,
 Avoir cent mille écus contans.
 Avec cela large campagne :
 Je fais des châteaux en Espagne ;
 J'entreprends partis sur partis.
 50 Toutesfois , je vous avertis ,
 Pour le Sel , que je m'en déporte ,
 Que je n'en suis en nulle sorte ,
 Non plus que du droit Annuel :
 Je n'aime point le Casuël.
 55 J'ay bien un avis d'autre étoffe ,
 Dont du Luat le Philosophe ,

Défi-

R E M A R Q U E S.

Vers 51. *Pour le Sel , que je m'en déporte.*) La ferme des Gabelles.

Vers 53. *Non plus que du droit Annuel : &c.*) Le droit annuel est la Finance que les Officiers payent pour jouir de l'hérédité de leurs offices ; & quand ils ont négligé de payer ce droit , pendant leur vie , l'office tombe aux Parties casuelles , & il appartient au Roy , à l'exclusion de leurs héritiers.

Vers 55. & 56. *J'ay bien un avis d'autre étoffe ,*

Dont du Luat le Philosophe , &c.) Ange Cappel , fils de Jacques

Cappel , Avocat General , sous les Rois François I. Henri II. &c. Cet Ange Cappel , Sieur Du Luat , Secrétaire du Roi , étoit connu dès l'an 1578. par sa traduction François de Sénèque , *de Clementia*. Il traduisit divers autres ouvrages de Sénèque & entre autres son Traité de la Colere , en 1585. ce qui acquit au Traducteur le titre de Philosophe , & servit en même tems à le distinguer d'avec son frere le Medecin , nommé Guillaume Cappel. Du Luat étoit attaché à Mr. de Rosny , ensuite Duc de Sully , comme on le voit

Désigne rendre au Consulat ,
Le nez fait comme un cervelat ;

Si

R E M A R Q U E S.

voit dans deux Lettres écrites par Henry IV. à M. de Rosny, le 17. Mars, 1594. où il paroît que le Sr. Le Luat, avoit été employé à porter des Lettres de la part de ce Ministre à sa Majesté. *Mém. de Sully, Tom. 1. ch. 46. p. 385. édit. de 1652.* Dans une autre Lettre écrite de la main du Roy au même Ministre, le 12. Septembre 1598. on lit : „ J'ay été aver-
„ ty que ceux qui vous veulent
„ mal, font courre un bruit, que
„ vous faites composer par le Luat
„ un Livre, par lequel on me con-
„ seille, que pour mettre tel ordre
„ en mon Royaume, & en mes
„ affaires & finances, qu'il seroit
„ besoin, qu'il faut que je chasse
„ M. le Connétable, M. le Chan-
„ celier, & ceux qui les ont ci-
„ devant maniées..... ce que
„ je vous ay bien voulu mander, &
„ vous prier de m'écrire ce qui en
„ est, vous en enquerant bien par-
„ ticulierement dudit Le Luat, &c.

Dans les Oeuvres de Nicolas Rapin, ami de Regnier, imprimées en 1610. in 4^o à Paris, on lit page 83. deux Epigrammes Latines, en Vers rétrogrades, contre Ange Cappel, Sr. Du Luat. La première de ces Epigrammes fait comprendre que Du Luat s'étoit ingéré de donner un avis à la Cour,

pour taxer les gens de robe ; & qu'il s'étoit même enrichi dans le traité qu'il en avoit fait : ce qui sert d'explication à cet endroit de Regnier :

*J'ai bien un avis d'autre étoffe,
Dont Du Luat le Philosophe
Désigne rendre au Consulat
Le nez fait comme un cervelat, &c.*

Voici l'Epigramme de Rapin ;

*Auspiciis facis hoc dextris nec nu-
mine lavo,
Angele, mirandas fers modò di-
vitiis.
Judicio bona mens recto nec gratia
lucri
Sordida compellit te dare consilium.
Litigiis fora sic purgas, nec crescere
fiscum
Sanguine vis, tractas dum mala
Pragmaticos.
Lex nova nec nova res stabit, nec
sacula parvi
Postera te facient patriâ in his-
toriâ.*

Ces Vers, lus en rétrogradant, donnent un sens tout contraire.

Vers 57. *Désigne rendre au Con-
sulat.
Le nez fait comme un*

- Sile Conseil ne s'y oppose ,
 60 Vous verrez une belle chose ,
 Mais laissant-là tous ces projets ,
 Je ne manque d'autres sujets ,
 Pour entretenir mon caprice
 En un fantastique exercice ;
 65 Je discours des neiges d'antan ,
 Je prends au nid le vent d'autan ,
 Je pete contre le Tonnerre ,
 Aux papillons je fais la guerre ,
 Je compose Almanachs nouveaux ;
 70 De rien je fais brides à Veaux ;
 A la saint Jean je tends aux Gruës ,
 Je plante des pois par les ruës ,
 D'un bâton je fais un cheval ,
 Je voy courir la Seine à val ,
 75 Et beaucoup de choses , beau sire ,
 Que je ne veux , & n'ose dire.
 Après cela , je peinds en l'air ,
 J'apprens aux ânes à voler ,

Du

R E M A R Q U E S.

cervelat.) Comme vrai-semblable- | chargez ; mais Du Luat preten-
 ment le Prevôt des Marchands | doit faire avoir un pied de nez au
 & les Echevins étoient compris | Consulat.
 dans la taxe dont on vient de par- | Vers 66. ——— *Le vent d'au-*
 ler , ils demandoient d'en être dé- | *tan.*) Le vent du midi.

Du Bordel je fais la Chronique,
 80 Aux chiens j'apprens la Rhetorique :
 Car , enfin , ou Plutarque ment ,
 Ou bien ils ont du jugement.
 Ce n'est pas tout , je dis sornettes ,
 Je dégoise des Chanfonnettes ,
 85 Et vous dis , qu'avec grand effort ,
 La nature pâtit tres-fort.
 Je suis si plein que je regorge.
 Si une fois je rens ma gorge ,
 Eclattant ainsi qu'un petard ,
 90 On dira , le Diable y ait part.
 Voila comme le temps je passe.
 Si je suis las , je me délasse ,
 J'écris , je lis , je mange & boy ,
 Plus heureux cent fois que le Roy ,
 95 (Je ne dis pas le Roy de France ,)
 Si je n'étois court de finance.
 Or , pour finir , voila comment
 Je m'entretiens bisarrement.
 Et prenez-moy les plus extrêmes
 100 En sagesse , ils vivent de mêmes ,

N'é-

R E M A R Q U E S.

Vers 81. *Car enfin , ou Plutar-* | *brutes usent de la raison ; & dans*
que ment , &c.) Voyez Plutarque , | *celui , Quels animaux sont les plus*
Traité 39. intitulé : Que les bêtes | *avisez.*

N'étant l'humain entendement
 Qu'une grottesque seulement.
 Vuidant les bouteilles cassées,
 Je m'embarasse en mes pensées;
 105 Et quand j'y suis bien embrouillé,
 Je me couvre d'un sac mouillé.
 Faute de papier, *bona fere*,
 Qui a de l'argent, si le serre.
 Vôte Serviteur à jamais,
 110 Maître Janin du Pont-Alais.

R E M A R Q U E S.

Vers 107. ——— *Bona fere.*)
 Pour *bona fere*, en Italien.

Vers 110. *Maître Janin du Pont-Alais.*) Regnier s'est appliqué ce nom, comme d'un homme qui a été le Momus de son tems. Du Verdier, page 749. de sa Bibliothèque, en parle ainsi: „ Jean du „ Pont-Alais, chef & maître des „ Joueurs de moralitez & farces à „ Paris, a composé plusieurs jeux, „ mystères, moralitez, sotyles & „ farces, qu'il a fait réciter publiquement sur eschafaut, en „ ladite ville, aucunes desquelles „ ont été imprimées, & les autres „ non. On dit que par son testament il ordonna son corps estre „ enseveli en une cloaque, en laquelle „ quelle s'égoutte l'eau de la marée des Halles de la ville de Paris, assez pres de l'Eglise Saint

„ Eustache, là où il fut mis après „ son décès, suivant sa disposition & dernière volonté. Le trou „ qu'il y a pour recevoir ces immondices, est couvert d'une pierre en façon de tombe, & est „ ce lieu appelé, du nom du Testateur, *le Pont-Alais*. J'ay oui „ dire, *continue Du Verdier*, que „ la repentence qu'il eut, sur la „ fin de ses jours, d'avoir donné „ l'invention d'imposer un denier „ tournois sur chacun mannequin „ de marée arrivant aux Halles, „ de tant que cela venoit à la foule „ du peuple, l'occasionna de vouloir estre ainsi enterré en tel, „ puant lieu, comme s'estimant „ indigne d'avoir une plus honnête „ sépulture.

Cette pierre, en forme de tombe ou de pont, a été enlevée en 1719.

Voici la Note, que Mr. De la Monnoye a faite sur cet Article, dans son excellent travail sur les Bibliothèques de Du Verdier & de la Croix du Maine. „ Quoique la „ vicille tradition, rapportée ici „ touchant Maître Jean du Pont- „ Alais, ait tout l'air d'un Conte, „ elle n'a pas laissé d'être très-se- „ rieusement répétée dans les des- „ criptions qu'à diverses fois on „ nous a données de Paris. Maître „ Jean du Pont-Alais, dans les „ premières années du règne de „ François I. gaignoit sa vie à di- „ vertir le peuple, par les repré- „ sentations dont parle ici Du Ver- „ dier. On peut voir ce qu'en dit „ Marot, Epître I. du Coc-à-l'as- „ ne ; Bèze dans son Passavant, „ p. 19. & plus au long l'Auteur „ des Contes, imprimez sous le „ nom de Bonaventure des Per- „ riers, Conte 30,



es
fi-
ou
m-
ne
est
ef-
oui
que
r la
onné
nier
quin
lles,
oule
vou-
tel,
mant
nnète
ombe
719.

[illegible]

ELEGIES

cent
neu
Pri
par
pri
ref
ma
des
sep
édis



E L E G I E . I . *

NON, non, j'ai trop de cœur pour lâchement me rendre.
L'Amour n'est qu'un enfant, dont l'on se peut défendre ;

Et l'homme qui fléchit sous sa jeune valeur,
Rend, par ses lâchetés, coupable son malheur.

5 Il se défait soi-même, & soi-même s'outrage,
Et doit son infortune à son peu de courage.

Or moi, pour tout l'effort qu'il fasse à me dompter,
Rebelle à sa grandeur, je le veux effronter ;
Et bien qu'avec les Dieux on ne doive débattre ;

10 Comme un nouveau Titan si le veux-je combattre.

Avec

R E M A R Q U E S .

* C'est Henri IV. qui parle dans cette Pièce. Notre Poète eut l'honneur de prêter ici sa plume à ce Prince, pour flatter une nouvelle passion dont il étoit épris ; & il exprime sa tendresse avec autant de respect que de vivacité.

Les Imprimeurs avoient placé mal-à-propos cette Elégie au rang des Satires, où elle étoit la dix-septième, dans les précédentes éditions.

Vers 7. *Or moi, pour tout l'effort qu'il fasse à me dompter.*) Il auroit été plus régulier de dire : *Or moi, pour quelque effort qu'il fasse à me dompter ;* ou, *Or moi, pour tout l'effort qu'il fait &c.*

Vers 8. — *Je le veux effronter.*) On dit *affronter*, comme on l'a mis dans l'édition de 1642. &c. dans les suivantes. Il y a *effronter*, dans toutes les anciennes éditions.

Avec le désespoir je me veux assurer.

C'est salut aux vaincus , de ne rien espérer.

Mais hélas ! c'en est fait , quand les places sont prises ,

Il n'est plus temps d'avoir recours aux entreprises ;

15 Et les nouveaux desseins d'un salut prétendu ,

Ne servent plus de rien lors que tout est perdu.

Ma raison est captive , en triomphe menée ,

Mon ame , déconfite , au pillage est donnée ,

Tous mes sens m'ont laissé seul , & mal-averti ,

20 Et chacun s'est rangé du contraire parti.

Et ne me reste plus de la fureur des armes ,

Que des cris , des sanglots , des soupirs & des larmes ,

Dont je suis si troublé , qu'encor ne sçai-je pas ,

Où , pour trouver secours , je tournerai mes pas :

R E M A R Q U E S.

Vers 12. *C'est salut aux vaincus de ne rien espérer.*) Virgile , *Æn.* 2. v. 354.

Una salus victis nullam sperare salutem.

Vers qui a été imité ou traduit par la plupart des Ecrivains.

Rabelais l'a ainsi traduit : *Et n'y a meilleur remède de salut à gens estommis & recrus , que de n'espérer salut aucun.* Livre 1. ch. 43.

Malherbe dans une Chançon :

Le seul remède en ma disgrâce ,

C'est qu'il n'en faut point espérer.

Racan dans ses *Bergeries* :

Le salut des vaincus est de n'en point attendre.

Racine dans *Bajazet*, Act. 1. Sc. 3.

Mon unique esperance est de n'en point avoir.

Vers 21. *Et ne me reste plus.*) Pourquoi ne pas dire , *El ne me reste plus ?*

- 25 Aussi pour mon salut que doy je plus attendre ,
Et quel sage conseil en mon mal puis-je prendre ,
S'il n'est rien ici-bas de doux , & de clement ,
Qui ne tourne visage à mon contentement ?
S'il n'est astre éclairant en la nuit solitaire ,
30 Ennemi de mon bien , qui ne me soit contraire ,
Qui ne ferme l'oreille à mes cris furieux ?
Il n'est pour moi là haut ny clémence , ny Dieux.
Au Ciel , comme en la terre , il ne faut que j'attende
Ny pitié , ny faveur , au mal qui me commande ;
35 Car encor que la Dame en qui seule je vy ,
M'ait avecque douceur sous ses loix asservy ;
Que je ne puisse croire , en voyant son visage ,
Que le Ciel l'ait formé si beau pour mon dommage ;
Ny moins qu'il soit possible en si grande beauté ,
40 Qu'avecque la douceur loge la cruauté ;
Pourtant toute esperance en mon esprit chancelle :
Il suffit , pour mon mal , que je la trouve belle.
Amour , qui pour objet n'a que mes déplaisirs ,
Rend tout ce que j'adore ingrat à mes desirs.
45 Toute chose en aimant est pour moi difficile ,
Et comme mes soupirs , ma peine est infertile.
D'autre part , sçachant bien qu'on n'y doit aspirer ,
Aux cris j'ouvre la bouche , & n'ose soupirer ;
Et ma peine étouffée avecque le silence ,
50 Estant plus retenuë , a plus de violence.

Trop heureux si j'avois en ce cruel tourment ;
 Moins de discrétion , & moins de sentiment ,
 Ou , sans me relâcher à l'effort du martire ,
 Que mes yeux , ou ma mort , mon amour pussent dire !
 55 Mais ce cruel enfant , insolent devenu ,
 Ne peut-être à mon mal plus long-temps retenu ,
 Il me contraint aux pleurs , & par force m'arrache
 Les cris qu'au fond du cœur la réverence cache.

Puis donc que mon respect peut moins que sa douleur ,
 60 Je lâche mon discours à l'effort du malheur ;
 Et poussé des ennuis dont mon ame est atteinte ,
 Par force je vous fais cette piteuse plainte ,
 Qu'encore ne rendrois-je en ces derniers efforts ,
 Si mon dernier soupir ne la jettoit dehors.
 65 Ce n'est pas , toutefois , que pour m'écouter plaindre ,
 Je tâche par ces vers à pitié vous contraindre ,
 Ou rendre par mes pleurs vôtre œil moins rigoureux.
 La plainte est inutile à l'homme malheureux.

Mais

R E M A R Q U E S.

Vers 60. <i>Je lâche mon discours.</i>)	est la bonne leçon.
Dans toutes les anciennes éditions ,	Vers 62. <i>Par force je vous fais</i>
même dans celle de 1613. faite	<i>cette piteuse plainte.</i>) Il s'adresse à
pendant la vie de l'Auteur , il y a :	sa Dame.
<i>mon discours</i> : ce qui est une faute ,	Vers 64. <i>Si mon dernier soupir ne</i>
qu'on a voulu corriger dans l'é-	<i>la jettoit dehors.</i>) C'est ainsi qu'il
dition de 1642. en mettant : <i>Je</i>	faut lire , & non pas , <i>Ne la jette</i> ,
<i>lâche ce discours.</i> Dans celle de	comme portent toutes les édi-
1645. on a mis : <i>mon discours</i> , qui	tions , avant celle de 1642.

ELEGIE I.

39

Mais puis qu'il plaît au Ciel par vos yeux que je meure,
 70 Vous direz que mourant, je meurs à la bonne heure,
 Et que d'aucun regret mon trépas n'est suivy,
 Sinon de n'être mort le jour que je vous vy
 Si divine, & si belle, & d'attraits si pourvûë.
 Oûi, je devois mourir des traits de vôtre vueë,
 75 Avec mes tristes jours mes miseres finir,
 Et par feu, comme Hercule, immortel devenir.
 J'eusse, brûlant là-haut en des flammes si claires,
 Rendu de vos regards tous les Dieux tributaires,
 Qui servant, comme moi, de trophée à vos yeux,
 80 Pour vous aimer en terre eussent quitté les Cieux.
 Eternisant par tout cette haute victoire,
 J'eusse engravé là-haut leur honte, & vôtre gloire;
 Et comme, en vous servant, aux pieds de vos Autels;
 Ils voudroient pour mourir, n'être point immortels;
 85 Heureusement ainsi j'eusse pû rendre l'ame,
 Après si bel effet d'une si belle flâme.
 Aussi bien tout le temps que j'ay vécu depuis;
 Mon cœur gêné d'amour, n'a vécu qu'aux ennuis.
 Depuis, de jour en jour, s'est mon ame enflammée,
 90 Qui n'est plus que d'ardeur & de peine animée.

Suiv

REMARKES.

Vers 70. Vous direz que mourant, je meurs à la bonne heure.) signe d'indifference.
 Vous direz que ma mort vous est indifferente : car cette façon de parler ; A la bonne heure, est un
 Vers 76. Et par feu, comme Hercule, immortel devenir.) Hercule se brula lui même, sur le mont Oeta.

Sur mes yeux égarez ma tristesse se lit ;
 Mon âge , avant le temps , par mes maux s'envieillit ;
 Au gré des passions mes amours sont contraintes ,
 Mes vers brûlans d'amour ne resonnent que plaintes ,
 95 De mon cœur tout flêtri l'allegresse s'enfuit ;
 Et mes tristes penfers , comme oyseaux de la nuit ,
 Volant dans mon esprit , à mes yeux se présentent ,
 Et comme ils font du vrai , du faut ils m'épouvantent ;
 Et tout ce qui repasse en mon entendement ,
 100 M'apporte de la crainte & de l'étonnement.
 Car , soit que je vous pense ingrate , ou secourable ,
 La playe de vos yeux est toujours incurable ;
 Toujours faut-il , perdant la lumiere , & le jour ,
 Mourir dans les douleurs , ou les plaisirs d'amour.
 105 Mais tandis que ma mort est encore incertaine ,
 Attendant qui des deux mettra fin à ma peine ,
 Ou les douceurs d'amour , ou bien vôtre rigueur ,
 Je veux sans fin tirer les soupirs de mon cœur ;

Et

R E M A R Q U E S.

Vers 98. *Et comme ils font du vrai , du faux ils m'épouvantent.*) la playe que vos yeux m'ont faite.
 Virgile a dit de même : La playe
 Ils m'épouvantent du faux , com- d'Ulysse , pour , la playe qu'Ulysse
 me du vrai. Voyez la Note sur le avoit faite :

Vers 22. de la Satire V.

Vers 102. *La playe de vos yeux
 est toujours incurable.*) Playe , est
 ici de deux syllabes , contre l'usage
 présent. Ce mot est employé dans
 la signification active ; c'est à dire :

— Pelias & vulnere tardus
 Ulyssis.

Æn. 2. v. 416. Voyez Aulu-Gelle,
 Noët. Att. L. 9. c. 12.

ELEGIE I.

41

Et devant que mourir ou d'une ou d'autre sorte,
 110 Rendre, en ma passion, si divine, & si forte,
 Un vivant témoignage à la posterité,
 De mon amour extrême, & de vôtre beauté;
 Et par mille beaux vers que vos beaux yeux m'inspirent,
 Pour vôtre gloire atteindre où les sçavans aspirent;
 115 Et rendre memorable aux siècles à venir,
 De vos rares vertus le noble souvenir,



ELEGIE

ELEGIE ZELOTYPIQUE II.*

BEN que je sçache au vrây tes façons & tes ruses ,
 J'ai tant & si long temps excusé tes excuses ;
 Moi-même je me suis mille fois démenty ,
 Estimant que ton cœur par douceur diverty ,
 5 Tiendrait ses lâcheté à quelque conscience :
 Mais enfin ton humeur force ma patience.
 J'accuse ma foiblesse , & sage à mes despens ,
 Si je t'aymay jadis , orés je m'en repens ;
 Et brisant tous ces nœuds , dont j'ai tant fait de conte ,
 10 Ce qui me fut honneur , m'est orés une honte.
 Pensant m'ôster l'esprit , l'esprit tu m'as rendu ,
 J'ai regagné sur moy ce que j'avois perdu.

R E M A R Q U E S.

* Cette Pièce , & celle qui suit , parurent pour la première fois dans l'édition de 1613. Elles sont imitées d'Ovide , du moins en partie , & contiennent les plaintes & les reproches d'un amant jaloux : c'est ce que signifie *Zélotypique*.

On peut voir les Elégies 3. & 4. du Liv. 2. de Desportes.

Vers 1. *Bien que je sçache au vrây &c.*) Ovide , L. 3. *Amorum* , Elegie 11.

Multa diuque tuli : vitiis patientia victa est.

Cede fatigato pectore, turpis amor. Scilicet asserui jam me, fugique cecenas,

Et qua depudit ferre, tulisse pudet.

Vicinus, & domitum pedibus calcamus amorem :

Venerunt capiti cornua sera meo.

Je tire un double gain d'un si petit dommage ;

Si ce n'est que trop tard je suis devenu sage.

15 Toutesfois , le bonheur nous doit rendre contents ,

Et pourveu qu'il nous vienne, il vient tousjours à temps.

Mais j'ay donc supporté de si lourdes injures !

J'ay donc creu de ses yeux les lumieres parjures ,

Qui me navrant le cœur , me promettoient la paix ,

20 Et donné de la foy à qui n'en eut jamais !

J'ay donc leu d'autre main ses lettres contrefaites ,

J'ay donc sçeu ses façons , reconnu ses déffaites ;

Et comment elle endort de douceur sa maison ,

Et trouve à s'excuser quelque fausse raison :

25 Un procez, un accord , quelque achat, quelques ventes,

Visites de cousins , de freres , & de tantes ;

Pendant qu'en autre lieu , sans femmes , & sans bruit ,

Sous prétexte d'affaire elle passe la nuit.

Et cependant , aveugle en ma peine enflammée ,

30 Ayant sceu tout cecy , je l'ay toujours aymée.

Pauvre sot que je suis ! ne devoys-je à l'instant

Laisser là ceste ingrate , & son cœur inconstant ?

Encor seroit-ce peu , si d'amour emportée ,

Je n'avois à son teint , & sa mine affectée ,

35 Leu de sa passion les signes évidens ,

Que l'amour imprimoit de ses yeux trop ardens.

Mais qu'est-il de besoin d'en dire davantage ;

Iray-je rafraîchir sa honte , & mon dommage ?

A quoy de ses discours diray-je le déffaut ?

40 Comme, pour me piper, elle parle un peu haut ;

Et comme bassement, à secrettes volées,

Elle ouvre de son cœur les flammes récelées ;

Puis sa voix réhaussant en quelques mots joyeux,

Elle pense charmer les jaloux curieux,

45 Fait un conte du Roy, de la Reyne, & du Louvre,

Quand, malgré que j'en aye, amour me le découvre,

Me déchiffre aussi-tost son discours indiscret ?

(Helas ! rien aux jaloux ne peut estre secret)

Me fait voir de ses traits l'amoureux artifice,

50 Et qu'aux soupçons d'amour trop simple est sa malice,

Ces heurtemens de pieds, en feignant de s'asseoir,

Faire sentir ses gands, ses cheveux, son mouchoir ;

Ces rencontres de mains, & mille autres caresses,

Qu'usent à leurs amans les plus douces maistresses,

55 Que je tais par honneur, craignant qu'avec le sien,

En un discours plus grand j'engageasse le mien :

Cherche donc quelque sot, au tourment insensible,

Qui souffre ce qu'il m'est de souffrir impossible ;

Car

R E M A R Q U E S.

Vers 51. Ces heurtemens de pieds
&c.) Ovide, au même endroit :

*Quid juvenum tacitos inter convivium
nutus,
Verbâque compositis dissimulata
notis.*

Vers 54. Qu'usent à leurs amans
les plus douces maistresses.) Il au-
roit été plus régulier de dire : Que
sont à leurs amans les plus douces
maistresses.

- Car pour moy j'en suis las (ingrate) & je ne puis
 60 Durer plus longuement en la peine où je suis,
 Ma bouche incessamment aux plaintes est ouverte.
 Tout ce que j'aperçois , semble jurer ma perte.
 Mes yeux toujours pleurans , de tourment esveillez ,
 Depuis d'un bon sommeil ne se sont veuz sillez.
 65 Mon esprit agité fait guerre à mes pensées ;
 Sans avoir reposé vingt nuits se sont passées ,
 Je vais comme un Lutin deçà delà courant ,
 Et ainsi que mon corps , mon esprit est errant.
 Mais tandis qu'en parlant du feu qui me surmonte ,
 70 Je despeins en mes vers ma douleur , & ta honte ,
 Amour dedans le cœur m'assaut si vivement ,
 Qu'avecque tout desdains je perds tout jugement.
 Vous autres , que j'employe à l'espier sans cesse ,
 Au logis , en visite , au Sermon , à la Messe ,
 75 Connobissant que je suis amoureux & jaloux ,
 Pour flatter ma douleur , que ne me mentez-vous ?
 Ha ! pourquoi m'estes-vous , à mon dam , si fidelles ?
 Le porteur est fascheux de fascheuses nouvelles.
 Déferez à l'ardeur de mon mal furieux ,
 80 Feignez de n'en rien voir , & vous fermez les yeux.

Si

R E M A R Q U E S.

- Vers 64. *Né se sont veuz sillez.*) lant du feu qui me surmonte.) Il y
 Gillez.) avoit , au feu , dans toutes les édi-
 Vers 69. *Mais tandis qu'en par-* tions.

- Si dans quelque maison, sans femme elle s'arreste,
 S'on lui fait au Palais quelque signe de teste,
 S'elle rit à quelqu'un, s'elle appelle un valler,
 S'elle baille, en cachette, on reçoit un poulet,
 85 Si dans quelque recoin quelque vieille incognüe.
 Marmotant un Pater, luy parle, & la saluë;
 Déguisez-en le fait, parlez-m'en autrement,
 Trompant ma jalousie, & vostre jugement.
 Dites-moi qu'elle est chaste, & qu'elle en a la gloire;
 90 Car bien qu'il ne soit vray, si ne le puis-je croire.
 De contraires efforts mon esprit agité,
 Douteux s'en court de l'une à l'autre extrémité.
 La rage de la hayne, & l'amour me transporte;
 Mais j'ay grand peur, enfin, que l'amour soit plus forte.
 95 Surmontons par mespris ce desir indiscret:
 Au moins, s'il ne se peut, l'aymeray-je à regret.
 Le bœuf n'aime le joug que toutesfois il traîne.
 Et meslant sagement mon amour à la hayne,
 Donnons luy ce que peut, ou que doit recevoir,
 100 Son merite égalé justement au devoir.

R E M A R Q U E S.

Vers 91. De contraires efforts
 mon esprit agité &c.) Ovide, dans
 la même Elegie:

*Luctantur, pectúsque leve in con-
 traria tendunt,*

*Hac amor, hac odium; sed puto
 vincet amor.*

*Odero, si potero: si non, invitius
 amalo:*

*Nec juga taurus amat; qua tamen
 odit, habet.*

En

En Conseiller d'Etat, de discours je m'abuse.

Un Amour violent aux raisons ne s'amuse.

Ne sçay-je que son œil, ingrat à mon tourment,

Me donnant ce desir, m'osta le jugement ?

105 Que mon esprit blessé, nul bien ne se propose,

Qu'aveugle, & sans raison, je confonds toute chose,

Comme un homme insensé qui s'emporte au parler,

Et dessigne avec l'œil mille chasteaux en l'air.

C'en est fait pour jamais, la chance en est jetée.

110 D'un feu si violent mon ame est agitée,

Qu'il faut, bon-gré, mal-gré, laisser faire au destin ;

Heureux ! si par la mort j'en puis estre à la fin.

Et si je puis, mourant en cette frénésie,

Voir mourir mon amour avecq' ma jalousie !

115 Mais Dieu ! que me sert-il de pleurs me consommer,

Si la rigueur du Ciel me contraint de l'aimer ?

Où le Ciel nous incline, à quoi sert la menace ?

Sa beauté me rappelle, où son défaut me chasse :

Ai-

R E M A R Q U E S.

Vers 118. Sa beauté me rappelle,
où son défaut me chasse &c.) Ovide,
au même endroit :

Nequitiam fugio, fugientem forma
reducit,
Aversor morum crimina, corpus

Sic ego nec sine te, nec tecum vivere
possum,

Et videor voti nescius esse mei.

Aut formosa foras minus, aut minus
improba, vellem :

Non facit ad mores tam bona for-
ma malos.

- Aimant & desdaignant par contraires efforts ,
 120 Les façons de l'esprit & les beautez du corps.
 Ainsi je ne puis vivre avec elle , & sans elle.
 Ha, Dieu! que fusses-tu, ou plus chaste, ou moins belle
 Ou pusses-tu connoître , & voir par mon trespas ,
 Qu'avecque ta beauté mon humeur ne sied pas !
 125 Mais si ta passion est si forte , & si vive ,
 Que des plaisirs des sens ta raison soit captive ,
 Que ton esprit blessé ne soit maître de soy ;
 Je n'entends en cela te prescrire une loy :
 Te pardonnant par moy cette fureur extrême ,
 130 Ainsi , comme par toy , je l'excuse en moi-mesme.
 Car nous sommes tous deux en nostre passion ,
 Plus dignes de pitié que de punition.
 Encore , en ce malheur où tu te précipites ,
 Dois-tu par quelque soin t'obliger tes mérites ,
 135 Connoître ta beauté , & qu'il te faut avoir ,
 Avecque ton amour , égard à ton devoir.
 Mais , sans discrétion , tu vas à guerre ouverte ;
 Et par sa vanité triomphant de ta perte ,
 Il montrés tes faveurs , tout haut il en discourt ,
 140 Et ta honte & sa gloire entretiennent la Court.

Cepen-

R E M A R Q U E S.

Vers 138. *Mais par sa vanité.*) par mépris , il affecte de ne point
 L'Auteur parle de son rival , que , nommer.

Cependant, me jurant tu m'en dis des injures,
 O Dieux ! qui sans pitié punissez les parjures,
 Pardonnez à ma Dame, ou changeant vos effets
 Vengez plustost sur moy les péchez qu'elle a faits.

- 145 S'il est vrai sans faveur que tu l'escoutes plaindre,
 D'où vient, pour son respect, que l'on te voit contraindre ?
 Que tu permets aux siens lire en tes passions,
 De veiller jour & nuit dessus tes actions ;
 Que tousjours d'un vallet ta carrosse est suivie,
 150 Qui rend, comme espion, compte exact de ta vie ;
 Que tu laisse un chacun pour plaire à ses soupçons,
 Et que, parlant de Dieu, tu nous fais des leçons,
 Nouvelle Magdelaine au desert convertie ;
 Et jurant que ta flâme est du tout amortie,
 155 Tu prétends finement par cette mauvaîtié,
 Luy donner plus d'amour, à moi plus d'amitié ;
 Et me cuidant tromper, tu voudrois faire accroire,
 Avecque faux sermens, que la neige fust noire ?

Mais

R E M A R Q U E S.

Vers 151. *Que tu laisse un cha-*
cun.) Il falloit écrire, *Que tu lais-*
ses ; c'est pourquoy on a mis, *Que*
tu laisses chacun, depuis l'édition
 de 1642.

Vers 155. — Par cette mau-
 vaitié.) *Mauvaistié*, dans l'édition
 de 1642. & les suivantes ; & c'est

ainsi qu'on l'écrivoit toujours,
 quand ce mot étoit en usage.

Vers 157. *Et me cuidant trom-*
per.) *Et me pensant tromper* : cor-
 rection nouvelle dans la même édi-
 tion de 1642 ; & dans celles qui
 ont suivi.

Mais comme tes propos , ton art est découvert ;
 160 Et chacun en riant , en parle à cœur ouvert ;
 Dont je creve de rage , & voyant qu'on te blâme ;
 Trop sensible en ton mal , de regret je me pàsme ,
 Je me ronge le cœur , je n'ay point de repos ,
 Et voudrois estre sourd , pour l'estre à ces propos ,
 165 Je me hay de te voir ainsi mésestimée.
 T'aymant si dignement , j'ayme ta renommée ;
 Et si je suis jaloux , je le suis seulement
 De ton honneur , & non de ton contentement.
 Fay tout ce que tu fais , & plus s'il se peut faire ;
 170 Mais choisi pour le moins ceux qui se peuvent taire.

Quel

REMARKES.

Vers 162. *Trop sensible en ton mal.*) C'est ainsi qu'on lit dans les anciennes éditions. Celle de 1652. 1655. 1667. &c. portent , *Trop sensible à ton mal* , qui est la bonne leçon. 1642. & 1645. à *mon mal*.

Vers 169. *Fay tout ce que tu fais* &c.) Ovide , Elegie 14. L. 3. *Amorum* :

*Non ego , ne pecces , cum sis formosa ,
 recusam ;*

*Sed ne sit misero scire necesse
 mihi.*

*Nec te nostra jubet fieri censura pu-
 dicam ;*

*Sed tantum , ut tentes dissimula-
 re , rogat.*

*Non peccat , quacumque potest pec-
 casse negare ,*

*Sed àque famosam culpa professà
 facit.*

*Quis furor est , qua nocte latent , in
 luce fateri ?*

*Et qua clam facias , facta referre
 palam ?*

*Qua facis , hac facito : tantum se-
 cisse negato , &c.*

Quel besoin peut-il estre , insensée en amour ,
 : Ce que tu fais la nuit , qu'on le chante le jour ?
 Ce que fait un tout seul , tout un chacun le sçache ?
 Et montres en amour ce que le monde cache ?
 175 Mais puisque le destin à toy m'a sçeu lier ,
 Et qu'oubliant ton mal , je ne puis t'oublier ,
 Par ces plaisirs d'amour tous confits en délices ,
 Par tes appas , jadis à mes vœux si propices ,
 Par ces pleurs , que mes yeux & les tiens ont versez ,
 180 Par mes soupirs , au vent , sans profit , dispersez ,
 Par les Dieux , qu'en pleurant , tes sermens appellerent ,
 Par tes yeux , qui l'esprit , par les miens , me volèrent ,
 Et par leurs feux si clairs , & si beaux à mon cœur ;
 Excuse , par pitié , ma jalouse rancœur.

185

REMARQUES.

Vers 172. *Ce que tu fais la nuit , qu'on le chante le jour.*) Edition de 1642. & suivantes : *Qu'on le conte le jour.*

Vers 173. *Ce que fait un tout seul , tout un chacun le sçache ?*) Edition de 1642. *Tout que chacun.* 1652. & suivantes , *que tout chacun.*

Vers 174. *Et montres en amour.*) Edit. de 1642 , & celles qui ont suivi : *Et montrer.*

Vers 177. *Par ces plaisirs d'a-*

mour &c.) Ovide , L. 3. *Amor. Eleg. 11.*

Parce per ô lecti socialih jura , per omnes ,

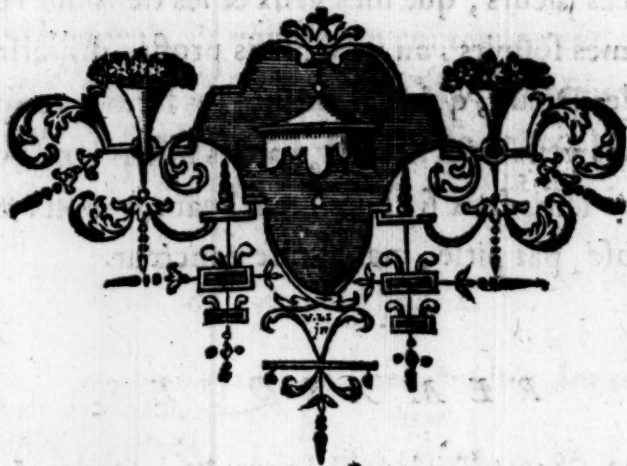
Qui dent fallendos se tibi sape , Deos.

Perque tuam faciem , magni mihi numinis instar ,

Perque tuos oculos , qui rapuere meos.

Quidquid eris , mea semper eris &c.

185 Pardonne , par mes pleurs , au feu qui me commande.
Si mon péché fut grand , ma repentance est grande :
Et voy , dans le regret dont je suis consummé ,
Que j'eusse moins failly , si j'eusse moins aimé.



ELEGIE III.

Sur le mesme sujet.

A YMANT comme j'aymois, que ne devois-je craindre ?
Pouvois-je estre asseuré qu'elle se deust contraindre ?
Et que changeant d'humeur au vent qui l'emportoit,
Elle eust, pour moy, cessé d'estre ce qu'elle estoit ?
5 Que laissant d'estre femme, inconstante & légère,
Son cœur, traistre à l'Amour, & sa foy mensongere,
Se rendant en un lieu, l'esprit plus arresté,
Peust, au lieu du mensonge, aimer la verité ?
Non, je croyois tout d'elle, il faut que je le die,
10 Et tout m'estoit suspect horsmis la perfidie.
Je craignois tous ses traits que j'ay sçus du depuis,
Ses jours de mal de teste, & ses secrettes nuits ;
Quand se disant malade, & de fièvre enflammée,
Pour moy tant seulement sa porte estoit fermée.
15 Je craignois ses attraits, ses ris, & ses courroux,
Et tout ce dont Amour allarme les jaloux.
Mais la voyant jurer avec tant d'assurance,
Je l'advouë, il est vray, j'estois sans défiance.
Aussi, qui pourroit croire, après tant de sermens,
20 De larmes, de soupairs, de propos véhéments

* D 3

Dont

Dont elle me juroit que jamais de sa vie ,
 Elle ne permettoit d'un autre estre servie ;
 Qu'elle aymoît trop ma peine , & qu'en ayant pitié ;
 Je m'en devois promettre une ferme amitié ;
 25 Seulement pour tromper le jaloux populaire ,
 Que je devois , constant , en mes douleurs me taire ,
 Me feindre tousjours libre , ou bien me captiver ,
 Et quelqu'autre perdant , seule la conserver ;
 Cependant , devant Dieu , dont elle a tant de crainte ,
 30 Au moins comme elle dit , sa parole estoit feinte ,
 Et le Ciel luy servit , en cette trahison ,
 D'infidele moyen pour tromper ma raison .
 Et puis il est des Dieux témoins de nos paroles ;
 Non , non , il n'en est point , ce sont contes frivoles ;
 35 Dont se repaist le peuple , & dont l'Antiquité
 Se sert pour tromper nostre imbecilité .

R E M A R Q U E S .

Vers 33. Et puis il est des Dieux ,
 &c.) Ovide , Am. L. 3. Eleg. 3.

*Esse Deos credamne ? fidem jurata
 fefellit ,*

*Et facies illi , qua fuit ante , ma-
 net .*

*Quàm longos habuit , nondum per-
 jura , capillos ,*

*Tam longos , postquam numina la-
 sit , habet .*

*Candida , candorem roseo suffusa ru-
 bore ,*

*Ante fuit : niveo lucet in ore ru-
 bor .*

*Pes erat exiguus : pedis est aptissima
 forma ;*

*Longa , decensque fuit : longa ,
 decensque manet .*

*Argutos habuit , radiant ut sidus
 ocelli ,*

*Per quos mentita est perfida sapa
 mihi .*

*Scilicet aeterno falsum jurare puellis
 Di quoque concedunt : formaque
 numen habet .*

S'il y avoit des Dieux, ils se vengeroient d'elle,

Et ne la voit-on si fiere ny si belle.

Ses yeux s'obscurciroient, qu'elle a tant parjurez,

40 Sont teint seroit moins clair, ses cheveux moins dorez ;

Et le Ciel, pour l'induire à quelque pénitence,

Marqueroit sur son front son crime & leur vengeance,

Ou s'il y a des Dieux, ils ont le cœur de chair.

Ainsi que nous, d'amour ils se laissent toucher ;

45 Et de ce sexe ingrat excusant la malice,

Pour une belle femme ils n'ont point de Justice.

Vers 43. *Ou s'il y a des Dieux* | *Aut si quis Deus est, teneras amato*
ke.) Ovide, au même endroit ; | *illo puellas ;*
Et nimium solas omnia posse jubere



IMPUISSANCE.

ELEGIE IV. *

QUoy ! ne l'avois-je assez en mes vœux désirée ?
 N'estoit-elle assez belle, ou assez bien parée ?
 Estoit-elle à mes yeux sans grace & sans appas ?
 Son sang étoit-il point issu d'un lieu trop bas ?
 Sa race, sa maison, n'estoit-elle estimée,
 Ne valoit-elle point la peine d'estre aimée ?
 Inhabile au plaisir, n'avoit-elle dequoy ?
 Estoit-elle trop laide, ou trop belle pour moy ?
 Ha ! cruel souvenir, cependant je l'ay eue
 Impuissant que je suis, en mes bras toute nue,

Et

REMARQUES.

* Cette Pièce est imitée d'Ovide, Livre 3. des Amours, Elegie 7. qui commence ainsi : *At non formosa est* &c. On ne rapportera point ici les vers d'Ovide, parce qu'ils sont trop licentieux. Elle fut publiée pour la première fois, dans l'édition de 1613. qui fut l'année de la mort de Regnier ; mais elle

fut imprimée sur une copie très défectueuse, comme on le verra dans les Remarques : ce qui fait présumer que la copie étoit d'une main étrangère & ignorante ; & que l'Auteur, peut-être prevenu par la mort, n'avoit point vu les Epreuves.

E L E G I E IV.

37

Et n'ay peu, le voulant tous deux également,
Contenter nos desirs en ce contentement.
Au surplus, à ma honte, Amour, que te diray-je ?
Elle mit en mon cōl ses bras plus blancs que neige,
25 Et sa langue mon cœur par ma bouche embrasa,
Bref, tout ce qu'ose Amour, ma Déesse l'osa ;
Me suggerant la manne en sa lèvre amassée,
Sa cuisse se tenoit en la mienne enlassée ;
Les yeux luy petilloient d'un desir langoureux,
20 Et son ame exaloit maint soupir amoureux,
Sa langue, en begayant, d'une façon mignarde,
Me disoit, mais, mon cœur, qu'est-ce qui vous retarde,
N'auroy-je point en moy quelque chose qui peust
Offenser vos desirs, ou bien qui vous dépeult.
25 Ma grace, ma façon, ha ! Dieu, ne vous plaist-elle ?
Quoy ! n'ay-je assez d'amour, ou ne suis-je assez belle ?
Cependant, de la main animant ses discours,
Je trompois, impuissant, sa flamme, & mes amours ?
Et comme un tronc de bois, charge lourde & pesante,
30 Je n'avois rien en moy de personne vivante.
Mes membres languissans, perclus, & refroidis,
Par ses attouchemens n'étoient moins engourdis.

Mais

R E M A R Q U E S.

Vers 16. *Bref, tout ce qu'ose* | quoit ici un vers qui n'avoit point
Amour, ma Déesse l'osa.) Il y a | été rétabli dans les éditions suivan-
grande apparence que ce vers n'est | tes ; & ce n'a été que dans celle
pas de Regnier. Dans la première | de 1642. qu'on a rempli cette la-
édition, faite en 1613. il man- | cune, par le vers dont il s'agit.

- Mais quoy ! que deviendray-je en l'extrefme vieillesse ;
 Puisque je suis rétif au fort de ma jeunesse ?
 35 Et si, las ! je ne puis & jeune , & vigoureux ,
 Savourer la douceur du plaisir amoureux ?
 Ha ! j'en rougis de honte , & dépite mon âge ,
 Age de peu de force , & de peu de courage ,
 Qui ne me permet pas , en cest accouplement ,
 40 Donner ce qu'en amour peut donner un amant ,
 Car , Dieux ! ceste beauté par mon défaut trompée ,
 Se leva le matin de ses larmes trempée ,
 Que l'amour de dépit écouloit par ses yeux ,
 Ressemblant à l'Aurore , alors qu'ouvrant les Cieux ,
 45 Elle sort de son lit , hargneuse & dépitée ,
 D'avoir , sans un baiser , consommé la nuitée ;
 Quand , baignant tendrement la terre de ses pleurs ,
 De chagrin & d'amour elle enjette ses fleurs.

Pour

R E M A R Q U E S.

Vers 34. *Puisque je suis rétif au fort de ma jeunesse.*) Ce vers a encore été inséré dans l'édition de 1642. à la place de celui de Regnier , qui manquoit dans toutes les éditions précédentes.

Vers 35. *Et si, las ! je ne puis.*) *Las !* pour *hélas !* Le vers auroit été plus harmonieux , & exempt de l'équivoque que font ces mots : *Et si las*, s'il avoit été ainsi tourné : *Hélas ! si je ne puis.*

Vers 45. *Elle sort de son lit , &c.*)

Les Poètes ont feint , que Tithon , mari de l'Aurore , étant fort âgé , cette Déesse se levoit tous les matins avant le jour.

Même vers. *Hargneuse & dépitée.*) Les nouvelles éditions depuis 1642. ont substitué *honteuse* , à *hargneuse*, terme bas & populaire.

Vers 48. *De chagrin & d'amour elle enjette ses fleurs.*) *Enjette*, du verbe composé *Enjeter* , qui est hors d'usage , & dont nous n'avons retenu que le simple , *Jetter*.

ELEGIE IV.

59

Pour flatter mon déffaut, mais que me sert la gloire :
 50 De mon amour passée inutile mémoire ;
 Quand aimant ardemment, & ardemment aimé,
 Tant plus je combattois, plus j'estois animé :
 Guerrier infatigable en ce doux exercice,
 Par dix ou douze fois je rentrois en la lice,
 55 Oû vaillant & adroit, après avoir brisé,
 Des Chevaliers d'amour j'étois le plus prisé ;
 Mais de cest accident je fais un mauvais conte,
 Si mon honneur passé m'est ores une honte ;
 Et si le souvenir trop prompt de m'outrager,
 60 Par le plaisir reçu ne me peut soulager.
 O Ciel ! il falloit bien qu'enforcélé je feusse ;
 Ou, trop ardent d'amour, que je ne m'aperceusse,
 Que l'œil d'un envieux nos desseins empeschoit,
 Et sur mon corps perclus son venim espanchoit !
 65 Mais qui pourroit atteindre au point de son merite ?
 Veu que toute grandeur pour elle est trop petite.

Si

REMARKES.

Vers 49. *Pour flatter mon déffaut, mais que me sert la gloire.*) Dans l'édition de 1645. on a mis *de quoy me sert la gloire* : correction qui a été adoptée par toutes les éditions suivantes.

Vers 55. *Après avoir brisé.*) Il faut sousentendre : *plusieurs lances.*

Vers 58. *Si mon honneur passé m'est ores une honte.*) Edition de 1642. & suivantes : *maintenant est ma honte.*

Vers 63. *Que l'œil d'un envieux.*) Dans la première édition de 1613. on lisoit ici *ennuieux*. faute qui avoit été répétée dans le vers 69.

ELEGIE IV.

Si par l'égal, ce charme a force contre nous ;
 Autre que Jupiter n'en peut estre jaloux.
 Luy seul, comme envieux d'une chose si belle,
 70 Par l'émulation seroit seul digne d'elle.
 Hé quoy ! là haut au Ciel mets-tu les armes bas ?
 Amoureux Jupiter, que ne viens-tu ça-bas,
 Jouir d'une beauté sur les autres aimable ?
 Assez de tes amours n'a caqueté la fable.
 75 C'est ores que tu dois, en amour vif, & prompt,
 Te mettre encore un coup les armes sur le front ;
 Cacher ta déité dessous un blanc plumage ;
 Prendre le feint semblant d'un Satyre sauvage,
 D'un serpent, d'un cocu ; & te répandre encor,
 80 Alambiqué d'amour, en grosses gouttes d'or,
 Et puisque sa faveur, à moy seul octroyée,
 Indigne que je suis, fust si mal employée,
 Faveur qui de mortel m'eust fait égal aux Dieux,
 Si le Ciel n'eust esté sur mon bien envieux !
 85 Mais encor tout boüillant en mes flammes premières,
 De quels vœux redoublez, & de quelles prières

Iray.

REMARQUES.

Vers 76. *Te mettre encore un coup les armes sur le front.*) Jupiter prit la figure d'un Taureau pour enlever Europe.

Vers 77. *Cacher ta déité dessous un blanc plumage.* Il se changea en Cygne, pour tromper Leda, fem-

me de Tyndare.

Vers 78. *Prendre le feint semblant d'un Satyre sauvage, D'un Serpent, d'un Cocu.*)

Autres métamorphoses de Jupiter, qui sont décrites dans Ovide, Livre 6. v. 101. & suivans,

ELEGIE IV.

63

Iray-je derechef les Dieux sollicitant,

Si d'un bien-fait nouveau j'en attendois autant ?

Si mes deffauts passez leurs beautez mescontentent ;

90 Et si de leurs bienfaicts je croy qu'ils se repentent ?

Or quand je pense, ô Dieux ! quel bien m'est advenu ;

Avoir veu dans un lit ses beaux membres à nu ,

La tenir languissante entre mes bras couchée ,

De mesme affection la voir estre touchée ,

95 Me baiser haletant d'amour , & de desir ,

Par ses chatoüillemens resveiller le plaisir !

Ha Dieux ! ce sont des traits si sensibles aux ames, [mes,

Qu'ils pouroient l'Amour mesme eschauffer de leurs fla-

Si, plus froid que la mort, ils ne m'eussent trouvé,

100 Des mysteres d'amour, amant trop réprouvé.

Je l'avois, cependant, vive d'amour extrefme ;

Mais si je l'eus ainsi, elle ne m'eust de mesme ;

O malheur ! & de moy ellen'eust seulement

Que des baisers d'un frere, & non pas d'un amant.

105 En vain, cent & cent fois, je m'efforce à luy plaire ,

Non plus qu'à mon desir, je n'y puis satisfaire ;

Et la honte, pour lors, qui me saisit le cœur ,

Pour m'achever de peindre, esteignit ma vigueur.

Comme elle reconnut, femme mal-satisfaite ,

110 Qu'elle perdoit son temps, du liét elle se jette ,

Prend

REMARQUES.

Vers 89. Si mes deffauts passez | bontez, paroitrait plus juste.
leurs beautez mescontentent.) Leurs |

ELEGIE IV.

Prend sa juppe, se lace, & puis en se moquant;
 D'un ris, & de ces mots, elle m'alla piquant:
 Non, si j'estois lascive, ou d'amour occupée,
 Je me pourois fascher d'avoir esté trompée;
 115 Mais puisque mon desir n'est si vif, ny si chaud,
 Mon tiède naturel m'oblige à ton défaut.
 Mon amour satisfaitte ayme ton impuissance,
 Et tire de ta faute assez de récompence,
 Qui tousjours dilayant, m'a fait, par le desir,
 120 Esbattre plus long-temps à l'ombre du plaisir.
 Mais estant la douceur par l'effort divertie,
 La fureur à la fin rompit sa modestie;
 Et dit en esclatant: pourquoy me trompes-tu?
 Ton impudence à tort a vanté ta vertu;

REMARKES.

Vers 113. Non, si j'estois lascive, &c.) Ce vers & les sept suivans, sont une paraphrase du commencement de la Lettre de Circé à Polyxenos, dans Pétrone: Si libidinosa essem, quererer decepta: nunc etiam languori tuo gratias ago. In umbra voluptatis diutius lusi.

Vers 124. Ton impudence à tort a vanté &c.) Ce qui suit est imité de la Réponse de Polyxenos à Circé: Fateor me, Domina, sæpe peccasse: nam & homo sum, & adhuc juvenis; numquam tamen ante hunc diem usque ad mortem deliqui. Habes confitentem reum. Quidquid jus-

seris, merui. Proditionem feci, hominem occidi, templum violavi. In hac facinora quare supplicium. Sive occidere placet, ferro meo venio: sive verberibus contenta es, curro nudus ad Dominam. Illud unum memento: non me, sed instrumenta peccasse. Paratus miles arma non habui. Quis hoc turbaverit, nescio: forsitan animus antecessit corporis moram. Forsitan, dum omnia concupisco, voluptatem tempore consummavi. Non invenio quod feci. . . . Summa tamen excusationis mea, hac est: placebo tibi, si me culpam emendare permiseris.

E L E G I E IV.

- 125 Si en d'autres amours ta vigueur s'est usée,
 Quel honneur reçois-tu de m'avoir abusée,
 Assez d'autres propos le despit lay dictoit.
 Le feu de son desdain par sa bouche sortoit,
 Enfin, voulant cacher ma honte, & sa colere,
 130 Elle couvrit son front d'une meilleure chere;
 Se conseille au miroir, ses femmes appela,
 Et se lavant les mains, le fait & dissimula.
 Belle, dont la beauté si digne d'estre aymée,
 Eust rendu des plus mortz la froideur enflamée;
 135 Je confesse ma honte, & de regret touché,
 Par les pleurs que j'espands, j'accuse mon péché:
 Péché d'autant plus grand, que grande est ma jeunesse.
 Si homme j'ay failly, pardonnez-moy, Déesse.
 J'avoué estre fort grand le crime que j'ay fait;
 140 Pourtant jusqu'à la mort, si n'avoy-je forfait,
 Si ce n'est à present, qu'à vos pieds je me jette.
 Que ma confession vous rende satisfaiçte.
 Je suis digne des maux que vous me prescrirez.
 J'ay meurtry, j'ay volé, j'ay des vœuz parjurez.
 145 Trahy les Dieux benins. Inventez à ces vices,
 Comme estranges forfaitts, des estranges supplices.

R E M A R Q U E S.

Vers 145. *Trahy les Dieux be-*
nins.) Dans toutes les éditions
 avant celle de 1642, ce vers étoit
 ainsi :

Trahy les Dieux : venins, inven-
tez à ces vices :
 Faute grossiere, qui fait compren-
 dre à quel point la premiere copie
 étoit corrompue.

O beauté , faictes-en tout ainsi qu'il vous plaist;
 Si vous me commandez , à mourir je suis prest.
 La mort me sera douce , & d'autant plus encore.
 150 Si je meurs de la main de celle que j'adore.
 Avant qu'en venir là , au moins souvenez-vous,
 Que mes armes , non moy , causent vostre courroux ;
 Que Champion d'amour entré dedans la liee ,
 Je n'eus assez d'haleine à si grand exercice ;
 155 Que je ne suis chasseur jadis tant approuvé ,
 Ne pouvant redresser un déffaut retrouvé.
 Mais d'où viendrait ceci ? seroit ce point , Maîtresse ,
 Que mon esprit , du corps précédast la paresse ?
 Ou que , par le desir trop prompt & violent ,
 160 J'allasse , avec le temps , le plaisir consommant ?
 Pour moy , je n'en sçay rien ; en ce fait tout m'abuse,
 Mais enfin , ô beauté , recevez pour excuse ,
 S'il vous plaist derechef que je rentre en l'assaut ,
 J'espere avec usure amender mon deffaut.

Vers 162. — Recevez pour & l'autre leçon peuyent être admises.
 excuse.) Edition de 1642. & suivantes : Recevez mon excuse. L'une



ELEGIE V.*

L' HOMME s'oppose en vain contre la destinée.
 Tel a domté sur mer la tempeste obstinée,
 Qui deceu dans le port, esprouve en un instant
 Des accidens humains le revers inconstant,
 5 Qui le jette au danger, lors que moins il y pense.
 Ores, à mes dépens j'en fais l'expérience :
 Moy, qui tremblant encor de naufrage passé,
 Du bris de mon navire au rivage amassé,
 Bastissois un autel aux Dieux légers des ondes ;
 10 Jurant mesme la mer, & ses vagues profondes,
 Instruit à mes dépens, & prudent au danger,
 Que je me garderois de croire de léger :
 Scachant qu'injustement il se plaint de l'orage,
 Qui remontant sur mer fait un second naufrage.
 15 Cependant ay-je à peine essuyé mes cheveux,
 Et payé dans le port l'offrande de mes vœux,
 Que d'un nouveau desir le courant me transporte,
 Et n'ay pour l'arrester la raison assez forte.
 Par un destin secret mon cœur s'y voit contraint,
 20 Et par un si doux nœud si doucement estreint ;

REMARQUES.

Que

* Cette Elégie fut composée pour Henri IV.

* E

- Que me trouvant épris d'une ardeur si parfaite,
 Trop heureux en mon mal, je benis ma défaite;
 Et me sens glorieux, en un si beau tourment,
 De voir que ma grandeur serve si dignement.
 25 Changement bien étrange en une amour si belle!
 Moy, qui rangeois au joug la terre universelle;
 Dont le nom glorieux aux astres élevé,
 Dans le cœur des mortels par vertu s'est gravé;
 Qui fis de ma valeur le hazard tributaire,
 30 A qui rien, fors l'amour, ne pût estre contraire,
 Qui commande par tout, indomptable en pouvoir,
 Qui sçay donner des loix, & non les recevoir:
 Je me vois prisonnier aux fers d'un jeune Maître,
 Où je languis esclave, & fais gloire de l'estre;
 35 Et font à le servir tous mes vœux obligez.
 Mes palmes, mes lauriers en myrthes sont changez,
 Qui servant de trophée aux beautez que j'adore,
 Font, en si beau sujet, que ma perte m'honore.
 Vous, qui dès le berceau de bon œil me voyez,
 40 Qui du troisième Ciel mes destins envoyez,
 Belle & sainte Planette, astre de ma naissance,
 Mon bonheur plus parfait, mon heureuse influence,
 Dont la douceur préside aux douces passions,
 Vénus, prenez pitié de mes affections;

R E M A R Q U E S.

Vers 40. *Qui du troisième Ciel.*) est la troisième des Planètes,
 L'Auteur apostrophe Vénus, qui

45 Soyez moy favorable , & faites à cette heure ;
 Pluſtoſt que découvrir mon amour , que je moure ;
 Et que ma fin témoigné , en mon tourment ſecret ,
 Qu'il ne vécut jamais un amant ſi diſcret ;
 Et qu'amoureux conſtant , en un ſi beau martyre ,

50 Mon trépas ſeulement mon amour puiſſe dire.

Ha ! que la paſſion me fait bien diſcourir ,

Non , non , un mal qui plaiſt ne fait jamais mourir ,

Dieux ! que puis-je donc faire au mal qui me tourmente ;

La patience eſt foible ; & l'amour violente ;

55 Et me voulant contraindre en ſi grande rigueur ,

Ma plainte ſe dérobe , & m'échape du cœur ,

Semblable à cet enfant , que la mere en colere

Après un châtimement veut forcer à ſe taire :

Il s'efforce de crainte à ne point ſoupirer ,

60 A grand peine oſe-t-il ſon haleine tirer ;

Mais nonobſtant l'effort , dolent en ſon courage ,

Les ſanglots , à la fin , débouchent le paſſage :

S'abandonnant aux cris , ſes yeux fondent en larmes ,

Et faut que ſon reſpect déſere à ſes douleurs :

65 De meſme , je m'efforce au tourment qui me tue ,

En vain de le cacher mon reſpect s'évertue :

Mon mal , comme un torrent , pour un temps retenu ,

Renverſant tout obſtacle , eſt plus fier devenu.

Or puis que ma douleur n'a pouvoir de ſe taire ,

70 Et qu'il n'eſt ny deſert , ny rocher ſolitaire ,

- A qui de mon secret je m'osasse fier ;
 Et que jusqu'à ce point je me dois oublier,
 Que de dire ma peine en mon cœur si contrainte,
 A vous seule , en pleurant , j'adresse ma complainte,
 75 Aussi puisque vostre œil m'a tout seul asservy,
 C'est raison que luy seule voye comme je vy ;
 Qu'il voye que ma peine est d'autant plus cruelle,
 Que seule en l'Univers , je vous estime belle ;
 Et si de mes discours vous entrez en courroux,
 80 Songez qu'ils sont en moy , mais qu'ils naissent de vous ;
 Et que ce seroit estre ingrate en vos défaites,
 Que de fermer les yeux aux playes que vous faites.
 Donc, Beauté plus qu'humaine , objet de mes plaisirs,
 Délices de mes yeux , & de tous mes desirs,
 85 Qui regnez sur les cœurs d'une contrainte aimable ;
 Pardonnez à mon mal , hélas ! trop véritable ;
 Et lisant dans mon cœur que vailent vos attraits,
 Le pouvoir de vos yeux , la force de vos traits,
 La preuve de ma foy , l'aigreur de mon martyre ;
 90 Pardonnez à mes cris de l'avoir osé dire,
 Ne vous offencez point de mes justes clameurs,
 Et si , mourant d'amour , je vous dis que je meurs.

PLAINTE
ESPANGLÉE
POÉSIES
MESLÉES

POSTIES

MESLES

PLAINTE. ❀

STANCES.

EN quel obscur séjour le Ciel m'a-t'il réduit ?
 Mes beaux jours sont voilez d'une éfroyable nuit;
 Et dans un même instant comme l'herbe fauchée,
 Ma jeunesse est sechée.

5 Mes discours sont changez en funèbres regrets ;
 Et mon ame, d'ennuis est si fort éperdue,
 Qu'ayant perdu Madame en ces tristes forêts,
 Je crie, & ne sçay point ce qu'elle est devenuë,

Je

O bois ! ô prez ! ô monts ! qui me fustes jadis,
 10 En l'Avril de mes jours, un heureux paradis,

Quand

REMARQUES.

* Cette Piece, qui contient des regrets sur l'absence d'une Maîtresse, parut pour la première fois dans un Recueil imprimé en 1611. à Rouen, chez Raphaël du Petit-val, intitulé *Le Temple d'Apollon*, ou nouveau Recueil des plus excellens vers de ce temps : pag. 5. qui est la première du Recueil. Elle fut ensuite inserée parmi les autres Oeuvres de Regnier, dans l'édition de 1642. avec quelques légers changements.

Quand de mille douceurs la faveur de Madame
Entretenoit mon ame :

Or' que la triste absence, en l'Enfer où je suis ;
D'un piteux souvenir me tourmente & me tue ;
15 Pour consoler mon mal , & flatter mes ennuis ,
Helas , respondes-moy , qu'est-elle devenue ?



Où sont ces deux beaux yeux ? que sont-ils devenus ?
Où sont tant de beautez , d'Amours , & de Vénus ,
Qui regnoient dans sa veuë ; ainsi que dans mes veines
20 Les soucis , & les peines ?

Helas ! fille de l'air , qui sens ainsi que moy ,
Dans les prisons d'Amour ton ame détenuë ,
Compagne de mon mal , assiste mon é moy ,
Et responds à mes cris , qu'est-elle devenue ?



25 Je voy bien en ce lieu triste & desesperé .
Du naufrage d'amour ce qui m'est demeuré ;
Et bien que loin d'icy le Destin l'ait guidée ,
Je m'en forme l'idée.

Je voy dedans ces fleurs les tresors de son teint ,
30 La fierté de son ame en la Mer tout émeuë :

Tout

R E M A R Q U E S.

Vers 21. *Helas ! fille de l'air.*) L'Echo.

Tout ce qu'on voit icy vivement me la peint :
Mais il ne me peint pas ce qu'elle est devenuë.



Las ! voici bien l'endroit où premier je la vy,
Où mon cœur de ses yeux si doucement ravy,
35 Rejettant tout respect , découvrit à la belle
Son amitié fidelle.

Je revoy bien le lieu , mais je ne revoy pas
La Reyne de mon cœur , qu'en ce lieu j'aye perduë ,
O bois ! ô prez ! ô monts ! ses fidelles esbats ,
40 Helas ! respondes moy , qu'est-elle devenuë ?



Durant que son bel œil ces lieux embellissoit ,
L'agreable Printemps sous ses pieds florissoit ,
Tout rioit auprès d'elle , & la terre parée
Estoit énamourée.

45 Ores que le malheur nous en a sçeu priver ,
Mes yeux tousjours mouillez d'une humeur continuë ,
Ont changé leurs saisons en la saison d'hyver ,
N'ayant sçeu découvrir ce qu'elle est devenuë.



Mais quel lieu fortuné si long-temps la retient ?
50 Le Soleil quis'absente, au matin nous revient,

Et

R E M A R Q U E S.

Vers 39. O bois ! ô prez !) Edit. de 1642. O ciel ! ô prez !

Et par un tour réglé, sa chevelure blonde
Eclaire tout le monde.

Si-tost que la lumiere à mes yeux se perdit,
Elle est, comme un esclair, pour jamais disparuë ;
55 Et quoy que j'aye fait, malheureux, & maudit,
Je n'ay peu decouvrir ce qu'elle est devenuë.



Mais Dieux ! j'ay beau me plaindre, & tousjours souspi-
J'ay beau de mes deux yeux deux fontaines tirer, [rer,
J'ay beau mourir d'amour & de regret pour elle :
60 Chacun me la récelle.

O bois ! ô prez ! ô monts ! ô vous qui la cachez !
Et qui contre mon gré l'avez tant retenuë :
Si jamais de pitié vous vous vistes touchez,
Helas ! respondes-moy, qu'est-elle devenuë ?



65 Fut-il jamais mortel si malheureux que moy ?
Jelis mon infortune en tout ce que je voy ;
Tout figure ma perte, & le Ciel & la Terre
A l'envy me font guerre.

Le regret du passé cruellement me point,
70 Et rend l'objet présent ma douleur plus aiguë :
Mais las ! mon plus grand mal est de ne sçavoir point,
Entre tant de malheurs, ce qu'elle est devenuë.

PLAINTE.

75



Ainsi de toutes parts je me sens assaillir ;
Et voyant que l'esper commence à me faillir ;
75 Ma douleur se rengrege, & mon cruel martyre
S'augmente, & devient pire.

Et si quelque plaisir s'offre devant mes yeux,
Qui pense consoler ma raison abbatuë,
Il m'afflige, & le Ciel me seroit odieux,
80 Si-là haut j'ignorois ce qu'elle est devenuë.



Gesné de tant d'ennuis, je m'estonne comment,
Environné d'Amour, & du fascheux tourment,
Qu'entre tant de regrets son absence me livre,
Mon esprit a peu vivre.

85 Le bien que j'ay perdu me va tirannisant,
De mes plaisirs passez mon ame est combatuë ;
Et ce qui rend mon mal plus aigre, & plus cuisant,
C'est qu'on ne peut sçavoir ce qu'elle est devenuë.



Et ce cruel penser qui sans cesse me suit,
90 Du trait de sa beauté me pique jour & nuit,
Me gravant en l'esprit la miserable histoire
D'une si courte gloire.

Et ces biens, qu'en mes maux encor il me faut voir,
Rendroient d'un peu d'esper mon ame entretenuë,

95

95 Et m'y consolerois , si je pouvois sçavoir
Ce qu'ils sont devenus , & qu'elle est devenue ;

Plaisirs si tost perdus , hélas ! où estes-vous ?
Et vous , chers entretiens , qui me sembliez si doux ;
Où estes vous allez ? hé ! où s'est retirée

100 Ma belle Cytherée ?

Ha ! triste souvenir d'un bien si-tost passé !
Las ! pourquoy ne la voy-je , ou pourquoy l'ay-je veuë,
Ou pourquoy mon esprit d'angoisses oppressé ,
Ne peut-il découvrir ce qu'elle est devenue ?

105 En vain , hélas ! en vain , la vas-tu dépeignant ,
Pour flatter ma douleur , si le regret poignant
De m'en voir séparé , d'autant plus me tourmente ,
Qu'on me la représente.

Seulement au sommeil j'ay du contentement ,
110 Qui la fait voir présente à mes yeux toute nue ,
Et charoüille mon mal d'un faux ressentiment ;
Mais il ne me dit pas ce qu'elle est devenue ,

Encor

R E M A R Q U E S.

Vers 96. Ce qu'ils sont devenus , | 1642. Ce qu'ils sont devenus , et
& qu'elle est devenue.) Edit. de | qu'elle est devenue.

Eneor ce bien m'affligé, il n'y faut plus songer.
 C'est le paistre du vent, que la nuit s'alléger
 115 D'un mal qui tout le jour me poursuit & m'outrage,
 D'un impiteuse rage.

Retenu dans des nœuds qu'on ne peut deslier,
 Il faut, privé d'espoir, que mon cœur s'évertue,
 Ou de mourir bien-tost, ou bien de l'oublier;
 120 Puisqu'on ne peut sçavoir ce qu'elle est devenuë,

Comment, que je l'oublie ! ha Dieux ! je ne le puis.
 L'oubly n'efface point les amoureux ennuis,
 Que ce cruel tyran a gravez dans mon ame,
 En des lettres de flame.

125 Il me faut par la mort finir tant de douleurs.
 Ayons donc à ce point l'ame bien résoluë;
 Et finissant nos jours, finissons nos malheurs,
 Puisqu'on ne peut sçavoir ce qu'elle est devenuë.

Adieu donc, clairs Soleils, si divins, & si beaux,
 130 Adieu l'honneur sacré des forests & des eaux,
 Adieu monts, adieu prez, adieu campagne verte,
 De vos beautez deserte.

Las ! recevez mon ame en ce dernier adieu.
 Puisque de mon malheur ma fortune est vaincuë,
 135 Miserable amoureux, je vai quitter ce lieu,

Pour

Pour ſçavoir aux Enfers ce qu'elle eſt devenue;

Se

Ainſi dit Amiante, alors que de ſa voix

Il entama les cœurs des rochers & des bois ;

Pleurant, & ſoupirant la perte d'Yacée ;

L'objet de ſa penſée.

Afin de la trouver, il ſ'encourt au trefpas ;

Et comme ſa vigueur peu à peu diminué,

Son Ombre pleure, crie, en descendant là-bas ;

Eſprits, hé ! dites-moy, qu'eſt-elle devenue ?



O D E. *



AMais ne pourray-je bannir

Hors de moy l'ingrat souvenir

De ma gloire si tost passée ?

Toujours pour nourrir mon soucy ;

Amour, cet enfant sans mercy,

6 L'offrira-t-il à ma pensée ?



Tyran implaçable des cœurs,

De combien d'ameres langueurs

As-tu touché ma fantasia ?

De quels maux m'as-tu tourmenté ?

Et dans mon esprit agité,

12 Que n'a point fait la jalousie ?



Mes yeux aux pleurs accoutumez,

Du sommeil n'estoient plus fermez ;

Mon

R E M A R Q U E S.

* Cette Ode fut aussi imprimée pour la premiere fois dans le même Recueil de 1611. & fut inserée dans l'édition de 1642. L'Auteur

y exprime les regrets d'un homme usé par les plaisirs, qui investive contre les peines de l'amour.

Mon cœur frémissait sous la peine :
 A veu' d'œil mon teint jaunissait ,
 Et ma bouche , qui gémissait ,
 18 De soupirs estoit tousjours pleine.

Aux caprices abandonné ,
 J'errois d'un esprit forcené ,
 La raison cedant à la rage :
 Mes sens des desirs emportez ,
 Flottoient confus de tous costez ,
 24 Comme un vaisseau parmy l'orage.

Blasphémant la terre & les cieux ;
 Mesmes je m'estois odieux ,
 Tant la fureur troubloit mon ame :
 Et bien que mon sang amassé ,
 Autour de mon cœur fust glacé ,
 30 Mes propos n'estoient que de flâme.

Pensif, frénétique, & resvant ,
 L'esprit troublé, la teste au vent ,
 L'œil hagard, le visage blesme :
 Tu me fis tous maux éprouver ;
 Et sans jamais me retrouver ,
 36 Je m'allois cherchant en moy-mesme.



Cependant, lors que je voulois,
 Par raison enfreindre tes loix,
 Rendant ma flame refroidie :
 Pleurant, j'accusay ma raison,
 Et trouvay que la guérison
 42 Est pire que la maladie.

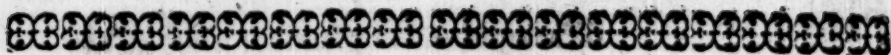


Un regret pensif & confus
 D'avoir esté, & n'estre plus,
 Rend mon ame aux douleurs ouverte ;
 A mes dépens, las ! je voy bien,
 Qu'un bon-heur comme estoit le mien ;
 48 Ne se connoist que par la perte.

R E M A R Q U E S.

Vers 44. D'avoir esté, & n'es- | esté, sans estre plus
 47e plus.) Edit. de 1642. D'avoir |





C O N T R E
U N

AMOUREUX TRANSI.*



S T A N C E S.



OURQUOY perdez-vous la parole ;
Aussi-tost que vous rencontrez
Celle que vous idolâtrez ,
Devenant vous mesme une idole ?
Vous estes là sans dire mot ,
6 Et ne faites rien que le sot.



Par la voix Amour vous suffoque ;
Si vos souspirs vont au devant ,
Autant en emporte le vent ,
Et vostre Déesse s'en mocque :
Vous jugeant de mesme imparfait
12 De la parole , & de l'effect.

Pensez-

R E M A R Q U E S.

* Cette Pièce ne parut qu'en 1616. & elle ne contenoit que les cinq
premières Stances.

STANCES

83



Pensez-vous la rendre abatuë
 Sans vostre fait luy deceler ?
 Faire les doux yeux sans parler ;
 C'est faire l'amour en tortuë.
 La belle fait bien de garder
 18 Ce qui vaut bien le demander.



Voulez-vous, en la violence
 De vostre longue affection,
 Monstrer une discretion ?
 Sion la voit par le silence ,
 Un tableau d'amoureux transi
 24 Le peut bien faire tout ainsi.



Souffrir mille & mille traverses ;
 N'en dire mot , prétendre moins ,
 Donner ses tourmens pour tesmoins
 De toutes ses peines diverses ,
 Des coups n'estre point abbatu ;
 30 C'est d'un asne avoir la vertu.



L'effort fait plus que le merite ;

Car-

REMARQUES.

Vers 3 1. *L'effort fait plus que le* 1 vantes furent ajoutées dans l'édition de 1642.
 (merite &c.) Les sept Stances sui-

* F 2

Car pour trop meriter un bien ,
 Le plus souvent on n'en a rien ;
 Et dans l'amoureuse poursuite ,
 Quelquesfois l'importunité
 36 Fait plus que la capacité.



J'approuve bien la modestie ;
 Je hay les amans effrontez.
 Evitons les extrémités.
 Mais des Dames une partie ,
 Comme estant sans élection ,
 42 Juge en discours l'affection.



En discourant à la Maïstresse ,
 Que ne promet l'amant subtil ?
 Car chacun , tant pauvre soit-il ,
 Peut estre riche de promesse.
 » Les Grands , les Vignes , les Amans
 48 » Trompent tousjours de leurs sermens.



Mais vous ne trompez que vous même ,
 En faisant le froid à dessein.
 Je croy que vous n'estes pas sain :
 Vous avez le visage blesme.
 Où le front a tant de froideur ,
 54 Le cœur n'a pas beaucoup d'ardeur.

Vostre

O D E.

♫

Vostre Belle qui n'est pas lourde,
Rit de ce que vous en croyez.
Qui vous void, pense que soyez
Ou vous muët, ou elle sourde.
Parlez, elle vous oira bien ;
60 Mais elle attend, & n'entend rien.

♫

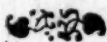
Elle attend d'un desir de femme,
D'ouyr de vous quelques beaux mots.
Mais s'il est vray qu'à nos propos
On reconnoist quelle est nostre ame ;
Elle vous croit, à cette fois,
66 Manquer d'esprit comme de voix,

♫

Qu'un honteux respect ne vous touche ;
Fortune aime un audacieux.
Pensez, voyant Amour sans yeux,
Mais non pas sans mains, ny sans bouche ;
Qu'après ceux qui font des présens,
72 L'Amour est pour les bien-disans.

R E M A R Q U E S.

Vers 59. Parlez, elle vous oira | tes, Elle vous oira.
bien.) Edit. de 1667. & suivan- |



L O U A N G E S
D E
M A C E T T E. *

B

ELLE & favoureuse Macette ;
Vous estes si gente & doucette ;
Et avez si doux le regard ;
Que si vos Vertus & merites
N'étoient en mes œuvres décrites ,
6 Je croirois meriter la hard.

Et

Ouy , je croirois qu'on me deût pendre ;
Si je ne m'éforçois de rendre ,
Avec de doubles interests ,
Vostre nom autant en estime ,
Au mont des Muses , par ma rime ,
12 Comme il l'est dans les cabarets.

Puis,

R E M A R Q U E S.

* Regnier n'est point l'Auteur de cette Pièce ; mais on l'a inserée dans le Recueil de ses Oeuvres , parce qu'elle figure avec la Satire treizième , dont la fameuse Macette est l'heroïne. Elle fut imprimée dans l'édition de 1652. aussi bien que les Pièces suivantes.



Puis, vostre amour qui s'abandonne,
 Ne refusa jamais personne,
 Tant elle est douce à l'amitié.
 Aucun respect ne vous retarde;
 Et fût-il crieur de moutarde,
 18 Vous en avez toujours pitié.



Vostre poil, que le temps ne change,
 Et aussi doré qu'une orange,
 Et, plus qu'un chardon, frisé;
 Et vostre tresse non confuse,
 Semble à ces mesches d'arquebuse,
 24 Qu'un Cadet porte à son costé.



Vostre face est plus reluisante
 Que n'est une table d'attente,
 Où l'on assiet de la couleur;
 Et vostre œil a telle étincelle,
 Que le Soleil n'est, auprès d'elle,
 30 Qu'un Cierge de la Chandeleur.



La Muse autour de vostre bouche,
 Volant ainsi comme une mouche,
 De miel vous embrène le bec:
 Et vos paroles n'ont pareilles,

Resonnent doux à nos oreilles,
36 Comme les cordes d'un rebec.



Lès Graces, d'amour eschauffées,
Nuds pieds, sans juppès, décoiffées,
Si tiennent toutes par la main;
Et d'une façon sadinette,
Se branslent à l'escarpolette,

42 Sur les ondes de vôtre sein.



Vénus, autour de vos œillades,
En cotte, fait mille gambades;
Et les Amours, comme pouffins,
Ou comme oysons hors de la muë,
Qui ont mangé de la ciguë,

48 Semblent dancer les matassins.



Vostre œil chaud à la picorée,
L'esbat de Vénus la dorée,
Ne laisse rien passer sans flus;
Et vostre mine de poupée,
Prend les esprits à la pipée,
54 Et les appétits à la glus.



Je ne m'estonne donc, Macette;
Estant si gente, & si douçette,

Vostre

Vostre œil si saint & si divin :
 Si vous avez tant de pratique ;
 Et s'il n'est Courtant de Boutique
 60 Qui chez vous ne prenne du vin.



Car, sans nulle miséricorde,
 Je serois digne de la corde,
 Si d'un caprice fantastie,
 Je n'allois chantant vos loüanges ;
 Priant Dieu, les Saints, & les Anges ;
 66 Qu'ils vous conservent au Public.



Ce n'est pas pourtant qu'il me chaille.
 Que chez vous la vendange fai lle ;
 Mais je craindrois dorenavant,
 Qui vostre vin, qui se disperse,
 Veu le long temps qu'il est en perce ;
 72 Se sentist un peu de l'évent.



DIALOGUE.

CLORIS ET PHILIS.

CLORIS.

P HILIS, œil de mon cœur, & moitié de moi mesme,
Mon Amour, qui te rend le visage si blesme ?
Quels sanglots, quels souspirs, quelles nouvelles pleurs,
Noyent de tes beautez les graces & les fleurs ?

5 **PHIL.** Ma douleur est si grande, & si grand mon martyre,
Qu'il ne se peut, Cloris, ny comprendre ny dire.

CLOR. Ces maintiens égarez, ces penfers esperdus,
Ces regrets, & ces cris, par ces bois espendus,
Ces regards languissans, en leur flammes discrettes,

10 Me font de ton Amour les paroles secrettes.

PHIL. Ha! Dieu, qu'un divers mal diversement me point!
J'ayme; hélas! non, Cloris, non, non, je n'ayme point.

CLOR. La honte ainsi dément, ce que l'Amour décelle,
La flame de ton cœur par tes yeux estincelle,

15 Et ton silence mesme, en ce profond malheur,
N'est que trop éloquent à dire ta douleur.

Tout

- Tout parle en ton visage ; & te voulant contraindre ,
 L'Amour vient , malgré toi , sur ta lèvre se plaindre ,
 Pourquoi veux-tu , Philis , aimant comme tu fais ,
 20 Que l'Amour se démente en ses propres effets ?
 Ne sçais-tu que ces pleurs , que ces douces œillades ,
 Ces yeux , qui se mourant , font les autres malades ,
 Sont theatres du cœur , où l'amour vient jouer
 Les pensers que la bouche a honte d'avotier ?
 25 N'en fais donc point la fine , & vainement ne cache
 Ce qu'il faut , malgré toy , que tout le monde sçache ;
 Puisque le feu d'Amour , dont tu veux triompher ,
 Se montre d'autant plus qu'on le pense étouffer.
 L'Amour est un enfant , nud , sans fard & sans crainte ;
 30 Qui se plaît qu'on le voye , & qui fuit la contrainte ,
 Force dont tout respect , ma chere fille , & crøy
 Que chacun est sujet à l'Amour , comme toy ,
 En jeunesse j'aimay , ta mere fit de même ,
 Licandre aima Lisis , & Féliſque Phileſme ;
 35 Et si l'âge eſteignit leur vie & leurs ſoùpirs ,
 Par ces plaines encore on en ſent les Zéphirs .
 Ces fleuves ſont encor tout enſlez de leurs larmes ,
 Et ces prez tout ravis de tant d'amoureux charmes ;

Encore

R E M A R Q U E S .

Vers 34. *Licandre aima Lisis ,* | *que aima Philème.*
 & *Féliſque Phileſme.*) La cadence Vers 36. *Par ces plaines encore*
 du vers demandoit qu'il fût tourné | *on en ſent les Zéphirs.*) Toutes les
 ainsi ; *Licandre aima Lisis , Felis-* | éditions portent , *Par ces plaintes.*

- Encore oit-on l'Eco redire leurs chansons,
 40 Et leurs noms sur ces bois gravez en cent façons,
 Mesmes que penses-tu ? Bérénice la belle,
 Qui sembe contre Amour si fière & si cruelle,
 Me dit tout franchement , en pleurant , l'autre jour ,
 Qu'elle estoit sans Amant , mais non pas sans amour.
 45 Telle encor qu'on me voit , j'ayme de telle sorte ,
 Que l'effet en est vif , si la cause en est morte.
 Es cendres d'Alexis Amour nourrit le feu
 Que jamais par mes pleurs éteindre je n'ay peu,
 Mais comme d'un seul trait nostre ame fut blessée ,
 50 S'il n'avoit qu'un desir , je n'eus qu'une pensée.
 PHIL. Ha ! n'en dis davantage , & de grace , ne rends
 Mes maux plus douloureux , ny mes ennuis plus grands.
 CLOR. D'où te vient le regret dont ton ame est saisie ?
 Est-ce infidélité , mépris , ou jalousie ?
 55 PHIL. Ce n'est ny l'un , ny l'autre , & mon mal rigoureux
 Excede doublement le tourment amoureux.
 CLOR. Mais ne peut-on sçavoir le mal qui te possède ?
 PHIL. A quoy serviroit il , puis qu'il est sans remede ?
 CLOR. Volontiers les ennuis s'alègent aux discours.
 60 PHIL. Las ! je ne veux aux miens ny pitié , ny secours.
 CLOR. La douleur que l'on cache est la plus inhumaine.
 PHIL. Qui meurt en se taisant , semble mourir sans peine.
 CLOR. Peut-estre en la disant te pourrai-je guerir.
 PHIL. Tout remede est fâcheux alors qu'on veut mourir.

65 CLOR. Au moins avant la mort dis où le mal te touche.

PHIL. Le secret de mon cœur ne va point en ma bouche.

CLOR. Si je ne me déçois, ce mal te vient d'aimer ?

PHIL. Cloris, d'un doute feu je me sens consumer.

CLOR. La douleur, malgré-toy, la langue te dénouë.

70 PHIL. Mais faut-il, à ma honte, hélas ! que je l'avouë ?

Et que je die un mal, pour qui jusques iei,

J'eus la bouche fermée, & le cœur si transi, [nes,

Qu'étouffant mes soupirs, aux bois, aux prez, aux plei-

Je ne pûs, ny n'osay discourir de mes peines ?

75 CLOR. Avec toi mourront donc tes ennuis rigoureux !

PHIL. Mon cœur est un sépulcre honorable pour eux.

CLOR. Je croy lire en tes yeux quelle est ta maladie.

PHIL. Si tu la vois, pourquoi veux tu que je la die ?

Auray-je assez d'audace à dire ma langueur ?

80 Ha ! perdons le respect, où j'ay perdu le cœur.

J'aime, j'aime, Cloris ; & cet enfant d'Eryce,

Qui croit que c'est pour moy trop peu que d'un suplice,

De deux traits qu'il tira des yeux de deux amans,

Cause en moy ces douleurs, & ces gémissemens :

85 Chose encor inouïe, & toutefois non feinte,

Et dont jamais Bergere à ces bois ne s'est plainte !

CLOR.

R E M A R Q U E S.

Vers 81. — Et cet enfant | Erix en Sicile, où cette Déesse
d'Eryce.) L'Amour, fils de Vénus, | avoit un Temple.
surnommée Erycine, du mont

CL. Seroit il bien possible ! PH. A mon dant tu le vois.

C. Comment ! qu'on puisse aimer deux hommes à la fois !

PHIL. Mon malheur en ceci n'est que trop veritable ;

90 Mais las ! il est bien grand , puis qu'il n'est pas croyable.

C. Qui sont ces deux Bergers dont ton cœur est espoint ?

PHIL. Amynte , & Philémon ; ne les connois-tu point ?

CLOR. Ceux qui furent blesez , lors que tu fus ravie ?

PHIL. Oüy, ces d'eux dont je tiens, & l'honneur & la vie,

95 CL. J'en sçay tout le discours , mais-dy-moy seulement

Comme amour par leurs yeux charma ton jugement ?

PHIL. Amour tout dépité de n'avoir point de fiesche

Assez forte pour faire en mon cœur une bresche ,

Voulant qu'il ne fût rien dont il ne fût vainqueur ,

100 Fit par les coups d'autrui cette playe en mon cœur :

Quand ces Bergers navrez , sans vigueur , & sans armes ;

Tout moites de leur sang , comme moy de mes larmes ,

Près du Satire mort , & de moy , que l'ennuy

Rendoit en aparence aussi morte que lui ;

105 Firent voir à mes yeux , d'une piteuse sorte ,

Qu'autant que leur amour leur valeur estoit forte ;

Ce Traître , tout couvert de sang & de pitié ,

Entra dedans mon cœur sous couleur d'amitié ,

Et n'y fut pas plustost , que morte , froide , & blesme ;

110 Je cessay , toute en pleurs , d'estre plus à moi mesme.

J'oubliai pere & mere , & troupeaux , & maison.

Mille nouveaux desirs faisaient ma raison.

DIALOGUE.

91

- J'erray deçà, delà, furieuse, insensée;
 De pensers en pensers s'égara ma pensée;
 115 Et comme la fureur étoit plus douce en moy;
 Réformant mes façons, je leur donnois la Loy:
 J'accommodois ma grâce, agençois mon visage,
 Un jaloux soin de plaire excitoit mon courage,
 J'allois plus retenuë; & composois mes pas,
 120 J'apprenois à mes yeux à former des appas;
 Je voulois sembler belle, & m'éforçois à faire
 Un visage qui pût également leur plaire:
 Et lors qu'ils me voyoient par hazard, tant soit peu,
 Je frissonnois de peur craignant qu'ils eussent veu,
 125 (Tant j'étois en amour innocemment coupable)
 Quelque façon en moy qui ne fust agreable.
 Ainsi, tousjours en trance, en ce nouveau soucy;
 Je disois à part-moy, las! mon Dieu! qu'est-ceci!
 Quel soin, qui de mon cœur s'estant rendu le maistre;
 130 Fait que je ne suis plus ce que je soulois estre!
 D'où vient que jour & nuit je n'ay point de repos;
 Que mes-soupirs ardens traversent mes propos?
 Que loin de la raison tout conseil je rejette,
 Que je sois, sans sujet, aux larmes si sujette!
 135 Ha! sotte, répondois-je après, en me tancant;
 Non, ce n'est que pitié que ton ame ressent
 De ces Bergers blessez, te fasches-tu, cruelle,
 Aux doux ressentimens d'un acte si fidele?

Serois-

Serois-tu pas ingrate en faisant autrement ?

- 140 Ainsi je me flattois en ce faux jugement,
 Estimant en ma peine, aveugle & langoureuse;
 Estre bien pitoyable, & non pas amoureuse.
 Mais las ! en peu de temps je connus mon erreur ;
 Tardive connoissance à si prompt fureur !
- 145 J'aperçeus, mais trop tard, mon amour véhémence,
 Les connoissant Amans, je me connus Amante.
 Aux rayons de leur feu, qui luit si clairement,
 Helas ! je vis leur flame, & mon embrasement,
 Qui croissant par le temps, s'augmenta d'heure en heure;
- 150 Et croïstra, ç'ay-je peur, jusqu'à tant que je meure,
 Depuis, de mes deux yeux le sommeil se bannit,
 La douleur de mon cœur mon visage fannit,
 Du Soleil, à regret, la lumiere m'éclaire,
 Et rien que ces Bergers au cœur ne me peut plaire,
- 155 Mes flèches & mon arc me viennent à mépris,
 Un choc continuel fait guerre à mes esprits.
 Je suis du tout en proye à ma peine enragée,
 Et pour moy, comme moy, toute chose est changée.
 Nos champs ne sont plus beaux, ces prez ne sont plus
- 160 Ces arbres ne sont plus de feuillages couverts, [verts,
 Ces ruisseaux sont troublez des larmes que je verse,
 Ces fleurs n'ont plus d'émail en leur couleur diverse,
 Leurs attraits si plaifans, sont changez en horreur,
 Et tous ces lieux maudits n'inspirent que fureur,

- 165 Icy, comme autrefois, ces pastis ne fleurissent, [sent,
Comme moy, de mon mal, mes troupeaux s'amaigris.
Et mon chien m'abbayant, semble me reprocher,
Que j'ay ore à mépris ce qui ne fut si cher.
Tout m'est à contre-cœur, horsmis leur souvenance.
- 170 Helas ! je ne vis point, sinon lors que j'y pense,
Ou lors que je les vois, & que vivante en eux,
Je puise dans leurs yeux un venin amoureux.
Amour, qui pour mon mal, me rend ingénieuse,
Donnant trêve à ma peine ingrate & furieuse,
- 175 Les voyant, me permet l'usage de raison,
Afin que je m'efforce après leur guérison ;
Me fait panser leurs maux ; mais las ! en vain j'essaye ;
Par un même appareil pouvoir guérir ma playe !
Je sonde de leurs coups l'étrange profondeur,
- 180 Et ne m'étonne point pour en voir la grandeur.
J'écrue de mes pleurs leurs blessures sanglantes ;
Helas ! à mon malheur, blessures trop blessantes ;
Puisque vous me tuez, & que mourant par vous,
Je souffre en vos douleurs ; & languis de vos coups !
- 185 CLOR. Brûlent ils comme toy d'amour démesurée ?
PHIL. Je ne sçay ; toutefois ; j'en pense estre assurée.
CLOR. L'amour se persuade assez légèrement.
PHIL. Mais ce que l'on desire, on le croit aisément.
CLOR. Le bon amour, pourtant, n'est point sans défiance.
- 190 PHIL. Je te diray surquoy j'ay fondé ma croyance :

Un jour, comme il avint qu'Amynte étant blessé,
 Et qu'estant de sa playe, & d'amour, oppressé,
 Ne pouvant clorre l'œil, éveillé du martyre,
 Se pleignoit en pleurant, d'un mal qu'il n'osoit dire;
 195 Mon cœur, qui du passé, le voyant, se souvint,
 A ce piteux objet toute pitié revint,
 Et ne pouvant souffrir de si rudes alarmes,
 S'ouvrit à la douleur, & mes deux yeux aux larmes.
 Enfin comme ma voix, ondoyante à grands flots,
 200 Eût trouvé le passage entre mille sanglors,
 Me forçant en l'accez du tourment qui me grève,
 J'obtins de mes douleurs à mes pleurs quelque trêve.
 Je me mis à chanter, & le voyant gémir,
 En chantant, j'invitois ses beaux yeux à dormir;
 205 Quand lui, tout languissant, tournant vers moi la teste,
 Qui sembloit un beau lis battu de la tempeste,
 Me lançant un regard qui le cœur me fendit,
 D'une voix rauque & cassée, ainsi me répondit :
 Philis, comme veux-tu qu'absent de toy je vive ?
 210 Ou bien qu'en te voyant, mon ame ta captive,
 Trouve, pour endormir son tourment furieux,
 Une nuit de repos au jour de tes beaux yeux ?
 Alors toute surprise en si prompte nouvelle,
 Je m'enfuy de vergongne, où Filémon m'appelle,
 215 Qui navré, comme luy, de pareils accidens,
 Languissoit en ses maux trop vifs & trop ardens.

Moy;

Moy ; qu'un devoir égal à mesme soin invite ;
 Je m'approche de luy , ses playes je visite ,
 Mais las ! en m'aprestant à ce piteux dessein ,
 10 Son beau sang qui s'émeut , jaillit dessus mon sein ;
 Tombant évanoui , toutes ses playes s'ouvrent ,
 Et ses yeux , comme morts , de nuages se couvrent.
 Comme avecque mes pleurs je l'eus fait revenir ,
 Et me voyant sanglante en mes bras le tenir ,
 15 Me dit , Belle Philis , si l'amour n'est un crime ,
 Ne méprisez le sang qu'épand cette victime.
 On dit qu'estant touché de mortelle langueur ;
 Tout le sang se resserre , & se retire au cœur.
 Las ! vous estes mon cœur , où pendant que j'expire ,
 20 Mon sang brûle d'amour , s'unit & se retire.
 Ainsi de leur dessein , je ne puis plus douter ;
 Et lors , moy , que l'Amour onques ne sçut dompter ,
 Je me sentis vaincue , & glisser en mon ame ,
 De ces propos si chauds , & si brûlans de flamme ,
 25 Un rayon amoureux qui m'enflama si bien ,
 Que tous mes froids dédains n'y servirent de rien.
 Lors je m'en cours de honte où la fureur m'emporte ,
 N'ayant que la pensée , & l'Amour pour escorte ;
 Et suis comme la biche à qui l'on a percé
 30 Le flanc mortellement d'un garot traversé ,
 Qui fuit dans les forests , & toujours avec elle
 Porte , sans nul espoir , sa blessure mortelle.

- Las ! je vay tout de mesme , & ne m'apperçois pas ,
 O malheur ! qu'avec moy . je porte mon trépas .
- 245 Je porte le Tyran , qui de poison m'enyvre .
 Et qui , sans me tuër , en ma mort me fait vivre .
 Heureuse , sans languir si long-temps aux abbois ,
 Si j'en puis échapper pour mourir une fois !
- CLOR. Si d'une mesme ardeur leur ame est enflammée ,
- 250 Te plains-tu d'aimer bien , & d'estre bien aimée ?
 Tu les peux voir tous deux , & les favoriser .
- PHIL. Un cœur se pourroit-il en deux parts diviser ?
- CL. Pourquoi non ? c'est erreur de la simplessse humaine
 La foy n'est plus au cœur qu'une chimere vaine ,
- 255 Tu dois , sans t'arrester à la fidélité ,
 Te servir des Amans comme des fleurs d'Esté ,
 Qui ne plaisent aux yeux qu'étant toutes nouvelles .
 Nous avons , de nature , au sein doubles mammelles ,
 Deux oreilles , deux yeux , & divers sentimens ;
- 260 Pourquoi ne pourrions-nous avoir divers Amans ?
 Combien en connoissé-je à qui tout est de mise ,
 Qui changent plus souvent d'Amans que de chemise !
 La grace , la beauté , la jeunesse & l'amour ,
 Pour les femmes ne sont qu'un Empire d'un jour ;
- 265 Encor que d'un matin ; car à qui bien y pense ,
 Le midy n'est que soin , le soir que repentance .
 Puis donc qu'Amour te fait d'Amans provision ,
 Uses de ta jeunesse , & de l'occasion ,

Toutes deux, comme un trait de qui l'on perd la trace,
70 S'envolent, ne laissant qu'un regret en leur place.

Mais si ce proceder encore t'est nouveau,
Choisy lequel des deux te semble le plus beau.

PHIL. Ce remede ne peut à mon mal satisfaire.

Puis Nature & l'Amour me défend de le faire.

75 En un choix si douteux s'égare mon desir.

Ils sont tous deux si beaux qu'on n'y peut que choisir.

Comment beaux ! Ha ! Nature admirable en ouvra-
ges,

Ne fit jamais deux yeux, ny deux si beaux visages :

80 Un doux aspect qui semble aux amours convier.

L'un n'a rien qu'en beauté l'autre puisse envier.

L'un est brun, l'autre blond, & son poil qui se dore,

En filets blondissans, est semblable à l'Aurore,

Quand toute échevelée, à nos yeux souriant,

85 Elle émaille de fleurs les portes d'Orient ;

Ce teint blanc & vermeil où l'Amour rit aux Graces,

Cet œil qui fond des cœurs, les rigueurs & les glaces,

Qui foudroye en regards, ébloüit la raison,

Et tuë, en basilic, d'un amoureux poison ;

90 Cette bouche si belle, & si pleine de charmes ;

Où l'Amour prend le miel dont il trempe ses armes ;

Ces beaux traits de discours, si doux, & si puissans,

Dont l'Amour par l'oreille assujettit mes sens ;

A ma foible raison font telle violence,
Qu'ils tiennent mes desirs en égale balance ;
295 Car si de l'un des deux je me veux départir,
Le Ciel, non plus que moy, ne peut y consentir.
L'autre, pour estre brun, aux yeux n'a moins de flâmes,
Il seme, en regardant, du soufre dans les ames,
Donne aux cœurs aveuglez la lumiere & le jour :
300 Ils semblent deux Soleils en la sphere d'Amour.
Car si l'un est pareil à l'aurore vermeille,
L'autre, en son teint plus brun, a la grace pareille
A l'Astre de Vénus, qui doucement reluit,
Quand le Soleil tombant dans les ondes s'enfuit.
305 Sa taille haute & droite, & d'un juste corsage,
Semble un pin qui s'élève au milieu d'un bocage ;
Sa bouche est de corail, où l'on voit au dedans,
Entre un plaisant souris, les perles de ses dents,
Qui respirent un air embaumé d'une haleine
310 Plus douce que l'œillet, ny que la marjolaine,
D'un brun mêlé de sang son visage se peint.
Il a le jour aux yeux, & la nuit en son teint,
Où l'Amour, flamboyant entre mille estincelles,
Semble un amas brillant des Etoilles plus belles,
315 Quand une nuit sereine avec ses bruns flambeaux,
Rend le soleil jaloux, en ses jours les plus beaux,
Son poil noir & retors, en gros flocons ondoye,
Et crépelu, ressemble une toison de soye.

C'est, enfin, comme l'autre, un miracle des Cieux.

320 Mon ame, pour les voir, vient toute dans mes yeux ;

Et ravie en l'objet de leurs beautez extremes,

Se retrouve dans eux, & se perd en soi-mesmes.

Las ! ainsi je ne sçay que dire, ou que penser.

De les aimer tous deux, n'est-ce les offencer ?

325 Laisser l'un, prendre l'autre, ô Dieux ! est-il possible !

Ce seroit, les aimant, un crime irrémissible,

Ils sont tous deux égaux de merite, & de foy.

Las ! je n'ayme rien qu'eux, ils n'ayment rien que moy.

Tous deux pour me sauver hazarderent leur vie,

330 Ils ont mesme dessein, mesme amour, mesme envie,

De quelles passions me senté-je émouvoir ?

L'amour, l'honneur, la foy, la pitié, le devoir,

De divers sentimens également me troublent ;

Et me pensant aider, mes angoisses redoublent.

335 Car si, pour essayer à mes maux quelque paix,

Par fois oubliant l'un, en l'autre je me plais ;

L'autre tout en colere, à mes yeux se présente ;

Et me montrant ses coups, sa chemise sanglante,

Son amour, sa douleur, sa foy, son amitié,

340 Mon cœur se fend d'amour, & s'ouvre à la pitié.

Las ! ainsi combattuë en cette étrange guerre,

Il n'est grace pour moy au Ciel ny sur la terre.

Contre ce double effort débile est ma vertu.

De deux vents opposez mon cœur est combattu,

345 Et reste ma pauvre ame entre deux étouffée,
Miserable dépouille, & funeste trophée.

R E M A R Q U E S.

Vers 346. *Miserable dépouille,* | cette Pièce n'est pas achevée.
& *funeste trophée.*) Il paroît que



*Sur le Trespas de Mr. PASSERAT. **

S O N N E T.



ASSERAT, le séjour, & l'honneur des Charites,

Les délices de Pinde, & son cher ornement :

Qui, loing du monde ingrat, que bien-heureux tu
Comme un autre Apollon, reluis au firmament ! [quittes,



5 Afin que mon devoir s'honore en tes merites,

Et mon nom par le tien vive éternellement ;

Que dans l'éternité ces paroles écrites

Servent à nos neveux comme d'un testament,



Passerat fut un Dieu sous humaine semblance,

10 Qui vid naistre & mourir les Muses en la France,

Qui de ses doux accords leurs chansons anima.



Dans le champ de ses Vers fut leur gloire semée ;

Et comme un mesme sort leur fortune enferma,

Ils ont à vie égale, égale renommée,

Sur

R E M A R Q U E S.

* Jean Passerat, Professeur | çois, mourut en 1602. âgé de
Royal en éloquence à Paris, ex- | 73. ans.
cellent Orateur, & Poëte Fran-

Sur la mort de Mr. RAPIN.

S O N N E T. *

PASSANT, cy gist Rapin; la gloire de son âge;
Superbe honneur de Pinde, & de ses beaux secrets;
Qui vivant surpassa les Latins & les Grecs,
Soit en profond sçavoir, ou douceur de langage.

Eternisant son nom avecq' maint haut ouvrage,
Au futur il laissa mille poignants regrets,
De ne pouvoir atteindre, ou de loin, ou de près,
Au but où le porta l'étude & le courage.

On dit, & je le croy, qu'Apollon fut jaloux,
Le voyant comme un Dieu révééré parmi nous;
Et qu'il mist de rancœur si-tost fin à sa vie.

Considere, Passant, quel il fust icy-bas:
Puisque sur sa vertu les Dieux eurent envie,
Et que tous les Humains y pleurent son trespas.

R E M A R Q U E S.

* Ce Sonnet n'avoit point enco-
re paru parmi les Oeuvres de Re-
gnier. Il est inseré à la fin des
Oeuvres de Rapin, imprimées à
Paris, en 1610. in quarto.

Nicolas Rapin, Poëte François
mourut le 15. de Février, 1608
âgé de 68 ans. Voyez la première
Note sur la Satire neuvième.

EPIGRAMMES.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

OF THE

PHYSICS DEPARTMENT
5710 S. UNIVERSITY AVE.
CHICAGO, ILL. 60637
U.S.A.

EPIGRAMMES



EPIGRAMME I.

Sur le Portrait d'une Poète Couronné.



Raveur, vous deviez avoir soin
De mettre dessus ceste teste,
Voyant qu'elle estoit d'une beste,
Le lien d'un botteau de foin.

R E P O N S E.

Ceux qui m'ont de foin couronné,
M'on fait plus d'honneur que d'injure;
Sur du foin Jesus-Christ fut né;
Mais ils ignorent l'Ecriture.

R E P L I Q U E.

Tu as, certes, mauvaise grace.
Le foin, dont tu fais si grand cas,
Pour Dieu n'estoit en ceste place,
Car Jesus-Christ n'en mangeoit pas;
Mais bien pour servir de repas
Au premier asne de ta race.

EPIGRAMME II. *

Vialart, plein d'hypocrisie,
 Par sentences & contredits,
 S'estoit mis dans la fantaisie
 4 D'avoir mon bien & Paradis.
 Dieu me gard' de chicanerie.
 Pour cela, je le sçay fort bien,
 Qu'il n'aura ma Chanoinerie :
 8 Pour Paradis je n'en sçay rien.

EPIGRAMME III.

Si des maux qui vous font la guerre,
 Vous voulez guerir désormais,
 Il faut aller en Angleterre,
 Ou les loups ne viennent jamais.

EPIGRAMME IV.

Je n'ay pû rien voir qui me plaise
 Dedans les Psalmes de Marot :
 Mais j'aime bien ceux-là de Beze,
 En les chantant sans dire mot.

REMARQUES.

* Cette Epigramme est rapportée dans l'Anti-Baillet, Tome 2. ch. 145. p. 343. Vialart étoit compétiteur de Regnier dans la poursuite d'un Canoniat de Chartres, dont Regnier s'étoit fait pourvoir par dévolut.

ÉPIGRAMMES.

III

ÉPIGRAMME V.

Je croy que vous avez fait vœu
D'aimer & parent, & parente :
Mais puis que vous aimez la Tante,
Epargnez au moins le Neveu.

ÉPIGRAMME VI.

Cette femme à couleur de bois,
En tout temps peut faire potage :
Car dans sa manche elle a des poix,
Et du beurre sur son visage.



ÉPITAPHE



EPITAPHE DE REGNIER,

*Faite par lui-mesme. **



'Ay vescu sans nul pensément,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle ;
Et si je m'estonne fort pourquoy
La Mort osa songer à moy ,
Qui ne songeay jamais en elle.

REMARKES.

<p>* Le Pere Garasse Jésuite , qui rapporte ces six Vers , dans ses <i>Recherches des Recherches</i> , p. 648. dit que Regnier se bâtit jadis cet</p>	<p>Epitaphe à soy-mesme , en sa jeunesse débauchée , ayant desespéré de sa santé ; & estant , comme il pensoit , sur le point de rendre l'ame,</p>
---	--



POÉSIES
SPIRITUELLES.

* H

POST OFFICE
SPIRITUELLES

S T A N C E S *



UAND sur moi je jette les yeux †
 A trente ans me voyant tout vieux †
 Mon cœur de frayeur diminué †
 Estant vieilli dans un moment †

Je ne puis dire seulement

6 Que ma jeunesse est devenue †

Du berceau courant au cercueil †

Le jour se dérobe à mon œil †

Mes sens troublez s'évanouissent †

Les hommes sont comme des fleurs †

Qui naissent & vivent en pleurs †

12 Et d'heure en heure se fanissent †

Leur âge à l'instant écoulé †

Comme un trait qui s'est envolé †

Ne laisse après soy nulle marque †

Et leur nom si fameux ici †

Si.

R E M A R Q U E S.

* Toutes les Pièces suivantes † L'Auteur déplore la perte de
 furent insérées dans l'édition de sa santé, & revient à Dieu par des
 3652. sentiments de pénitence.

* H 2

Si tost qu'ils sont morts, meurt aussi,
 18 Du pauvre, autant que du Monarque.

¶

N'agueres, verd, sain, & puissant,
 Comme un Aubespin florissant,
 Mon printemps estoit délectable,
 Les plaisirs logeoient en mon sein;
 Et lors estoit tout mon dessein
 4 Du jeu d'amour, & de la table.

¶

Mais las ! mon sort est bien tourné,
 Mon âge en un rien s'est borné,
 Foible languit mon esperance:
 En une nuit, à mon malheur,
 De la joye & de la douleur
 30 J'ay bien appris la difference!

¶

La douleur aux traits veneneux,
 Comme d'un habit épineux
 Me ceint d'une horrible torture.
 Mes beaux jours sont changés en nuits;
 Et mon cœur tout flétri d'ennuis,
 36 N'attend plus que la sépulture.

¶

Envyié de cent maux divers,
 Je chancelle, & vay de travers,

Tant mon ame en regorge pleine :

J'en ay l'esprit tout hébété.

Et si peu qui m'en est resté,

42 Encor me fait-il de la peine.



La mémoire du temps passé,

Que j'ay folement dépencé,

Espand du fiel en mes ulcères :

Si peu que j'ay de jugement,

Semble animer mon sentiment ;

48 Me rendant plus vif aux miseres.



Ha ! pitoyable souvenir !

Enfin , que dois-je devenir !

Où se réduira ma constance !

Estant ja défaillly de cœur,

Qui me donra de la vigueur,

54 Pour durer en la pénitence ?



Qu'est ce de moy ? foible est ma main,

Mon courage , hélas ! est humain,

Je ne suis de fer ny de pierre.

En mes maux montre-toy plus doux,

Seigneur , aux traits de ton couroux,

60 Je suis plus fragile que verre.

Tant mon ame en regoie
 Je ne suis à tes yeux, *sinon*
 Qu'un festu sans force, & sans nom,
 Qu'un hibou qui n'ose paroistre;
 Qu'un fantosme icy bas errant,
 Qu'une orde escume de torrent,
 66 Qui semble fondre avant que naistre.

Où toy, tu peux faire trembler
 L'Univers, & desassembler
 Du Firmament le riche ouvrage;
 Tarir les Flots audacieux,
 Ou, les élevant jusqu'aux Cieux,
 72 Faire de la Terre un naufrage.

Le Soleil fléchit devant toy,
 De toy les Astres prennent loy,
 Tout fait joug dessous ta parole;
 Et cependant, tu vas dardant
 Dessus moy ton courroux ardent,
 78 Qui ne suis qu'un Bourrier qui vole,

(Mais

R E M A R Q U E S.

Vers 78. *Qui ne suis qu'un Bour-* par le vent. Ce vers, & les deux
rier qui vole.) Bourrier, est une précédens, sont une paraphrase de
 espèce de Chardon, dont la tête ce Verset de Job, qui est le 25.
 est couverte d'une houpe de bour- du Chap. 13. *contra folium, quod*
 re, ou de duvet, qui est emporté *vento rapitur, ostendis potentiam*
tuam,



Mais quoy ! si je suis imparfait ,
 Pour me défaire m'as-tu fait ?
 Ne sois aux pécheurs si sévere.
 Je suis homme , & toi Dieu clément :
 Sois donc plus doux au châtiment ,
 84 Et punis les tiens comme Pere.



J'ay l'œil scellé d'un sceau de fer ;
 Et déjà les portes d'Enfer
 Semblent s'entr'ouvrir pour me prendre :
 Mais encore , par ta bonté ,
 Si tu m'as osté la santé ,
 90 O Seigneur ! tu me la peux rendre.



Le tronc de branches dévêtu ,
 Par une secrette vertu

Se

R E M A R Q U E S.

tuam, & stipulam siccam persequeris. De *Bourrier*, vraisemblablement on a fait le terme populaire, *ébouiffé*, qui se dit de ceux dont les cheveux, ou la perruque, ont été déranger par un grand vent. Scaliger, ch. 13. du Livre 2. des *Ausoniana lectiones*, sur ce Vers d'Aufone : *Burras, quisquiliis, ineptiasque*, dit que *Burras*,

au nominatif *Burra*, qui signifient proprement *Bourriers*, est un mot Gascon. Dans le Dictionnaire François-Anglois de Cotgrave, (1673. in folio.) *Bourrier* & *Herbe bourreuse*, sont expliquez par *Cudweed*, *Chafweed*, *Cottonweed*, en Anglois ; & par *Cnaphalium*, en Latin, espece de *Chardon*.

Se rendant fertile en sa perte,
 De rejettons espère un jour
 Ombrager les lieux d'alentour,
 96 Reprenant sa perruque verte.



Où, l'homme en la fosse couché,
 'Après que la mort l'a touché,
 Le cœur est mort comme l'écorce :
 Encor l'eau reverdit le bois ;
 Mais l'homme estant mort une fois,
 102 Les pleurs pour luy n'ont plus de force,



H Y M N E.
SUR LA NATIVITÉ
DE
NOSTRE-SEIGNEUR.

H Y M N E. *

*Par le Commandement du Roy Louis XIII. pour sa
Musique de la Messe de Minuit.*

POUR le salut de l'Univers,
Aujourd'huy les Cieux sont ouverts ;
Et par une conduite immense,
La grace descend dessus nous.
Dieu change en pitié son courroux,
6 Et sa Justice en sa Clémence.

✠
Le vray Fils de Dieu tout-puissant,
Au fils de l'homme s'unissant,
En une charité profonde ;
Encor qu'il ne soit qu'un Enfant,

Victo-

R E M A R Q U E S.

* Cette Hymne fut composée en 1611. ou 1612.

Victorieux & triomphant,
 12 De fers affranchit tout le monde.



Dessous sa divine vertu,
 Le péché languit abbatu ;
 Et de ses mains à vaincre expertes,
 Etouffant le serpent trompeur ,
 Il nous assure en nostre peur ,
 18 Et nous donne gain de nos pertes,



Ses oracles sont accomplis ;
 Et ce que , par tant de replis
 D'âge , promirent les Prophètes ,
 Aujourd'huy se finit en luy ,
 Qui vient consoler nostre ennuy ,
 24 En ses promesses si parfaites,



Grand Roy , qui daignas en naissant
 Sauver le Monde perissant ,
 Comme Pere , & non comme Juge :
 De grace comblant nostre Roy ,
 Fay qu'il soit des meschans l'effroy ,
 30 Et des bons l'assuré refuge.



Qu'ainsi qu'en Esté le Soleil.
 Il dissipe , aux rays de son œil ,

Toute vapeur, & tout nuage :
 Et qu'au feu de ses actions,
 Se dissipant les factions,
 36 Il n'ayt rien qui luy fasse ombrage.



SONNET I.



Dieu, si mes péchez irritent ta fureur :
 Contrit, morne & dolent, j'espere en ta clémence,
 Si mon deüil ne suffit à purger mon offence,
 Que ta grace y supplée, & serve à mon erreur.



5 Mes esprits éperdus frissonnent de terreur,
 Et ne voyant salut que par la pénitence,
 Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repentance;
 Et me hay tellement, que je m'en fais horreur.



10 Je pleure le présent, le passé je regrette,
 Je crains à l'avenir la faute que j'ay faite :
 Dans mes rebellions je lis ton jugement.



Seigneur, dont la bonté nos injures surpasse,
 Comme de Pere à fils uses-en doucement.
 Si j'avois moins failli, moindre seroit ta grace.



SONNET II

QUAND dévor vers le Ciel j'ose lever les yeux,
 Mon cœur ravy s'émeut, & confus s'émerveille.
 Comment, dis-je à part moy, cette œuvre n'empareille,
 Est-elle perceptible à l'esprit curieux?



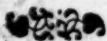
5 Cét Astre, ame du monde, œil unique des Cieux;
 Qui travaille en repos, & jamais ne sommeille,
 Père immense du jour, dont la clarté vermeille,
 Produit, nourrit, récréé, & maintient ces bas lieux.



10 Comment t'ébloüis-tu d'une flamme mortelle;
 Qui du Soleil vivant n'est pas une estincelle,
 Et qui n'est devant luy sinon qu'obscurité?



Mais si de voir plus outre aux Mortels est loisible,
 Croy bien, tu comprendras mesme l'infinité,
 Et les yeux de la foy te la rendront visible.



SONNET III.



PENDANT qu'en la Croix, plein d'amour infini,
Dieu pour nostre salut tant de maux supporta,
Que par son juste sang nostre ame il racheta,
Des prisons où la mort la tenoit asservie :

5 Alteré du desir de nous rendre la vie,
J'ay soif, dit-il aux Juifs. Quelqu'un lors apporta
Du vinaigre, & du fiel, & le luy présenta;
Ce que voyant sa Mere en la sorte s'écrie :

10 Quoy ! n'est-ce pas assez de donner le trépas,
A cèluy qui nourrit les hommes icy bas,
Sans frauder son desir, d'un si piteux breuvage ?

Venez, tirez mon sang de ces rouges canaux,
Ou bien prenez ces pleurs qui noyent mon visage :
Vous serez moins cruels, & j'auray moins de maux.



COMMENCEMENT

D' U N

POEME SACRÉ.

J'AY le cœur tout ravy d'une fureur nouvelle,
Or' qu'en un saint ouvrage un saint Démon m'appelle.

Qui me donne l'audace & me fait essayer;
Un sujet qui n'a pû ma jeunesse effrayer.

5 Toy, dont la Providence en merveilles profonde,
Planta dessus un rien les fondemens du monde;
Et baillant à chèque Estre & corps, & mouvemens;
Sans matiere donnas la forme aux Elemens:
Donne forme à ma Verve, inspire mon courage;
10 A ta gloire, ô Seigneur, j'entreprends cet ouvrage.

Avant que le Soleil eust enfanté les Ans,
Que tout n'estoit qu'un rien, & que mesme le temps,
Confus, n'estoit distinct en trois diverses faces;
Que les Cieux ne tournoyent un chacun en leurs places,
15 Mais seulement sans temps, sans mesure, & sans lieu;
Que seul parfait en soy regnoit l'esprit de Dieu,

Et

Et que dans ce grand Vuide, en Majesté superbe,
 Estoit l'Estre del'Estre en la vertu du Verbe;
 Dieu qui forma dans soy de tout temps l'Univers,
 20 Parla; quand à sa voix un mélange divers.....

POEME SACRE

AY le cœur. **N. I. F.** ne fût nouvelle.
 O, qu'un saint ouvrage en l'âme d'un
 Qui me donne l'usage de la sagesse,
 Un ser de la sagesse, de la sagesse,
 Toi, donne la Providence en nouvelles profonde,
 Plans de la sagesse en la sagesse,
 Et d'illustre chaque sagesse, de mouvement,
 Sans doute d'illustre la sagesse, de la sagesse,
 Donne forme à la sagesse, de la sagesse,
 A la sagesse, de la sagesse, de la sagesse,
 A la sagesse, de la sagesse, de la sagesse,
 Que tout d'illustre la sagesse, de la sagesse,
 Contain, n'est-ce pas, de la sagesse, de la sagesse,
 Que les Cieux ne soient pas, de la sagesse, de la sagesse,
 Mais seulement, de la sagesse, de la sagesse,
 Que tout d'illustre la sagesse, de la sagesse, de la sagesse.